

Paul-Jean Toulet

Les tendres ménages

roman

BeQ

Paul-Jean Toulet

Les tendres ménages

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 523 : version 1.0

Paul-Jean Toulet perd sa mère à sa naissance. Tandis que son père regagne l'Île Maurice, il est confié à un oncle à Bilhères, dans la vallée d'Ossau. Il séjourne trois ans à l'Île Maurice (1885-1888) puis un an à Alger (1888-1889), où il publie ses premiers articles. Il arrive à Paris en 1898. C'est là qu'il se forme véritablement, sous la tutelle de Willy, dont il est l'un des nombreux nègres (notamment pour *Maugis en ménage*). Il fréquente les salons mondains et les boudoirs demi-mondains qu'il évoquera dans *Mon Amie Nane*. Il travaille beaucoup et se livre à divers excès (alcool, opium). Ses dernières années sont assombries par la maladie. Les fameuses *Contrerimes*, que l'auteur avait dispersées dans des revues et dans le corps de ses romans, sont réunies en 1916, mais elles ne seront publiées que quelques mois après sa mort, survenue en septembre 1920.

D'après Wikipedia.

Les tendres ménages

Édition de référence :
Paris, Société du Mercure de France, 1904.

I

Mariage de province

(La scène est dans les Pyrénées.)

Sylvère Noël de Ribes avait, entre autres choses, apporté en dot au baron de Mariolles-Sainte-Mary, son récent époux, un bien assez vaste, mi-château, mi-ferme, sis à l'ombre des Pyrénées, parmi des arbres noirs, des sources brusques et froides. Mariolles, qui avait de bonnes raisons de ne plus croire à la candeur des lits d'hôtel, avait choisi de mener là Sylvère pour la première nuit de leurs noces. M^{me} de Ribes avait souri à ce dessein où elle croyait démêler cet amour de la terre, sans lequel il ne lui semblait pas qu'il pût se fonder une famille durable.

– Vous connaissez Hargouët, demanda-t-elle.

– Oui, j'y ai passé encore, l'autre mois, avec votre mari – et un sanglier : le sanglier devant. Je n'ai pas eu beaucoup le loisir de me rendre compte. Il y a une église – des arbres.

– Et des maisons – oui. Si jamais Boedeker meurt...

– Je voudrais vous y voir, Madame... Je veux dire que ça n'est pas ultra-commode de prendre des croquis à cheval, et par ces petits chemins. D'autant que je ne monte pas comme feus les centaures.

– Oui, je sais.

– Merci, Madame. Et M. de Ribes, à côté de moi qui jurait : « Nous allons le manquer, nous allons le manquer ; il va se jeter dans les bois d'Athos. » Et ça n'a pas raté. Il s'est jeté dans les bois d'Athos. Quelle idée aussi de chasser à courre dans ce joli pays en biseaux.

– Le principal, c'est qu'Hargouët est à quatre lieues seulement de Ribes. Vous pourrez partir à cinq heures et demie, quand les petits cousins réclameront de danser, et seront fatigués de champagne...

– ... fatigants.

– Vous n'arriverez pas beaucoup avant sept heures, à cause des côtes.

– Je me demande, remarque rêveusement M. de Mariolles, ce que nous y ferons.

– Comment, ce que vous y ferez !

– Mon Dieu, Madame, à sept heures, nous ne pouvons pas décemment nous remettre à table ; et il

sera peut-être un peu tôt pour – dormir. Enfin, ça vaut toujours mieux que d’aller à l’hôtel.

– Et le pays est si beau. Quelles terres ! Vous verrez le maïs qu’il y a cette année.

Il espère y découvrir d’autres trésors. Sa fiancée est grande, souple, mince. Elle donne l’impression aussi de quelque chose qui rebondit sous les doigts. Et M. de Mariolles se dit que son imagination ne respecte vraiment pas assez M^{lle} Sylvère de Ribes. Aussi bien n’a-t-il guère exercé sa tendresse que sur des personnes peu intactes, jusqu’au jour où l’idée de faire une fin lui est apparue dans les yeux pers de cette incomparable personne. Jusqu’à sa trentaine, qu’il a peu dépassée, les cités-auberges des Pyrénées (et Dieu sait s’il y en a, au bord de la mer, sur les montagnes, ou entre les deux) ont, plus encore que Paris, suffi à satisfaire chez lui ces trois instincts de boire, de jouer et d’embrasser, qui sont proprement la triple noblesse de l’homme, et le mettent si fort au-dessus des autres bêtes.

– Si vous voulez, continue M^{me} de Ribes, je me chargerai de l’installation, avec un tapissier de la ville. Qu’est-ce qu’il vous faudrait ?

– Eh bien, deux chambres à coucher pas trop Liberty, et deux cabinets de toilette, le mien entre les deux chambres.

– On peut arranger ça, avec un petit salon pour Sylvère, au-dessus de l’orangerie. Il y a un étage très haut qui sert de grenier. Comme ça on ne changera rien à la maison, où nous garderons nos mêmes appartements, si on y va l’été.

– Gentil, quand il pleuvra, ce petit système.

– Je vous achèterai deux parapluies.

– Rouge, le coton, de préférence.

Survient, à ce moment, M^{lle} de Ribes, de son pas allongé qui rase le sol comme l’onde lente d’un rivage. Elle va à son fiancé et lui sourit. Ses joues sont toutes roses ; elle halette un peu, entr’ouvre la bouche, et l’on voit s’enfler tour à tour ou décroître la courbe pâle de son cou.

– Tu as couru, lui dit sa mère.

– Oui, un peu, avec les chiens. J’ai cru que Tom allait me jeter par terre en me sautant sur les épaules.

– Croiriez-vous, Tony, que je l’ai prise l’autre jour, derrière le magnolia, à se rouler par terre avec ces bêtes. Il y avait de quoi la priver de dessert, n’étaient ses prochaines dignités.

– Je n’aime pas le dessert, dit Sylvère. Et pour un peu, maman, vous cherchiez à faire croire que je grimpe encore aux arbres.

– Comment, dit Mariolles, en s’inclinant, vous ne grimpez plus aux arbres, Mademoiselle : vous êtes un trésor.

– Flatteur, fait M^{me} de Ribes.

Mais Sylvère rabat ses cils recourbés sur ses yeux couleur de mare, et sans doute s’admire aussi tout bas. Car elle sait combien cela coûte de ne plus monter de branche en branche comme jadis, au fond du parc, sa jupe entre les jambes ; et comme c’est amusant de se balancer à califourchon sur une flexible ramure, ou parfois, si l’on aperçoit au loin sa mère qui passe, de l’épouvanter par un appel aérien.

Entre temps M. de Ribes est rentré, lui aussi, tout fumant encore contre ses conseillers municipaux qui cherchent noise aux Sœurs du village (« Je leur ficherais ma démission », crie-t-il) ; puis ses deux fils, gros garçons frais émoulus l’un du collège, l’autre de la caserne, et qui s’acharnent à bloquer Mariolles dans des coins pour lui parler de petites femmes : il les trouve odieux. Aussi bien le sont-ils, de toute leur plantureuse jeunesse.

Et puis, comme il faut faire quelque chose :

– Si on allait jusqu’au Gave, propose quelqu’un.

C’est la promenade classique du cru. À travers l’étroite vallée, quadrillée de menus champs, on s’y

rend entre des haies d'églantine et de sureau, sur un sol noir comme un chemin d'Égypte, jusqu'au bac qui remplace le pont suspendu emporté récemment par une crue du Gave. Et M. de Ribes explique, mais non point pour la première fois, comment ce fut la faute des ingénieurs, et des ingénieux travaux dont ils ont voulu mettre les cultures à l'abri de l'inondation.

Cependant de lents paysans, au geste circonspect, reviennent vers le village en poussant du bétail devant eux. Ils ont les pommettes saillantes, une bouche narquoise rasée de près, l'œil paisible à la fois et astucieux. Parfois c'est un essieu qui crie. On voit pesamment approcher le char, tout noir sur le ciel de nacre. L'homme s'y tient debout, aiguillonnant ses bœufs, et chante une chanson vieille, lente, triste, qu'il interrompt pour saluer.

– Adichats, moussu Noël, et la compagnie.

Et voici le Gave. Sous le soir nuancé, il court rapide et lumineux entre les hautes berges. On voit se détacher le bac de l'autre rive, pareil à une découpe noire. Un groupe immobile et précis de bêtes, d'outils, de gens l'occupe, qu'animent seuls les bras du passeur hissant sur sa corde, tandis que, par à-coups, se fait entendre le roulement menu de la poulie sur le câble.

– La soirée est douce, dit Sylvère. Pourquoi ne passerions-nous pas l'eau ?

Mais M^{me} de Ribes objecte qu'il se fait tard, et son mari non plus ne paraît pas insensible à l'idée de dîner, en sorte qu'on se décide à rentrer au château. Cependant les deux chiens de montagne, que l'on fait d'ordinaire traverser à la nage, sont descendus au bord de l'eau qu'ils flairent avec convoitise.

– Ici, Tom. Ici, Djaly !

Et l'on s'en va. La nuit maintenant est presque tout à fait tombée : chacun semble en devenir plus grave. Les deux jeunes gens eux-mêmes sentent l'heure bleue filtrer obscurément jusqu'à leur cœur, et le plus âgé, celui qui sort de la caserne, prononce péremptoirement.

– Il fait mucre.

Comme il a coutume d'appliquer indifféremment cette épithète à tous les ciels, serait-ce Aden ou les deux Pôles, sa famille a, depuis longtemps, cessé d'en rechercher le sens. Personne ne répond. Sylvère et son fiancé se sont attardés un peu en arrière. Par moments l'oreille maternelle de M^{me} de Ribes distingue la voix de la jeune fille.

– Quand nous serons mariés... lui entend-elle dire.

□

C'est ainsi que, par un trop doux matin d'automne, Sylvère (épouse Mariolles) s'est réveillée toute seule dans un lit vaste, orné de dentelles, et d'ailleurs fripé. Sa tête est, comme un pavot sec, pleine d'une poussière de sommeil. Elle réfléchit, un bras nu replié sous sa nuque, à diverses circonstances de la veille et de la nuit. Ils étaient arrivés à Hargouët par une fin de coucher de soleil verte et rosé, délicieuse. Au moment où la voiture s'était arrêtée devant la grande porte, que surmonte un écusson martelé aux mauvais jours, les paons avaient crié dans les cèdres, et Pierre, le jardinier, était accouru avec une lanterne pour éclairer l'écurie. Puis c'était Ursule, sa vieille bonne d'autrefois, qui était venue l'aider à descendre, et l'embrasser en pleurant, quoiqu'il n'y eût pas à cette douleur de raisons bien apparentes. Et puis on avait soupé un peu, car Sylvère était de cette bonne race de campagnardes que les émotions creusent. Et puis, et puis...

À ce moment on frappe, et un monsieur à pantalon de soie ample et camisole entre de l'air le plus naturel du monde. Sylvère n'a pas eu assez de lumière encore, ou de loisir, pour prêter attention à ce galant déshabillé, et elle l'admire dans son cœur ; car peut-être est-il inutile de dire que, n'ayant point voyagé sur les Messageries Maritimes, elle n'est point initiée aux mystères du pyjama. Elle ignore de même qu'un jour son mari vieillissant reviendra à la bannière de ses

pères. Il y a bien d'autres choses que Sylvère ignore, et encore lui semble-t-il avoir beaucoup appris depuis la veille.

– Bonjour, dit le pyjama, bonjour, monsieur Sylvère.

– Pourquoi, Monsieur ?

– Sylvère, c'est un nom d'homme, non ?

L'oreille de Mariolles se trouve, par hasard, tout près de la bouche de Sylvère :

– Il me semble, lui dit-elle, presque bas, que vous ne m'avez pas beaucoup traitée en homme, jusqu'ici.

Mariolles, un instant, a l'air stupéfait ; un instant seulement, et, tandis qu'il dissimule sa pensée dans ces cheveux fous que la nuque des femmes offre à nos lèvres, Sylvère le sent rire.

– J'ai dit une sottise ? demande-t-elle en faisant la moue. Et qu'est-ce que ça fait que Sylvère soit un nom d'homme ?

L'injustice de son mari l'indigne un peu :

– J'ai des cousins, reprend-elle, dont le fils aîné s'appelle toujours Solange ; c'est bien plus drôle, n'est-ce pas ?

– Bien plus drôle, répond M. de Mariolles avec plus de docilité que de conviction : elle le sent bien.

– Dire que le Pape a béni un aussi méchant homme que vous, dit-elle.

– Si méchant que ça...

– Oui, oui...

Ici la conversation est interrompue à nouveau, pendant quelques instants, plusieurs instants même (il ne faut exagérer les mérites de personne).

– Au fait, reprend Mariolles, pourquoi Sa Sainteté nous a-t-elle bien voulu envoyer sa bénédiction ? Nous sommes, pour ainsi dire, peu connus d'Elle.

– Ça se fait beaucoup.

– C'est vrai aussi que ça devient difficile d'avoir Louis XIV à son contrat.

– Et puis, c'est mon oncle qui nous a fait cette surprise. Je suis la troisième de la famille qu'il fait bénir.

– Ah ! votre oncle le gaffeur ?

– Voyez-vous, s'écrie Sylvère en serrant ses tout petits poings, il insulte déjà ma famille.

(Et pourtant, songe Mariolles qui a des distractions, et n'a point tout à fait encore dépouillé l'homme des petits bars, vous êtes bien de chez vous.)

Mais il s'explique :

– Je veux dire cet homme âgé qui a la barbe couleur éclipse de lune.

– Ah ! oui, mon oncle Henry. Qu'est-ce qu'il a fait... encore ?

– Vous n'avez donc pas écouté son toast ?

– Je ne pouvais pas : c'est le moment où la vieille demoiselle de Moncade est venue arroser mon corsage – souvenirs et regrets – et je m'occupais à interposer du linge à table.

– Vous y tenez beaucoup, à votre corsage ? demande Mariolles.

Et il semble en vouloir embrasser les raisons, ce qui constitue, comme on sait, une opération de l'entendement.

– C'est-à-dire que je ne voulais pas... (voulez-vous me laisser, Monsieur)... avoir l'air de n'avoir pas su manger ma soupe.

– M^{lle} de Moncade, reprend Mariolles : oui, oui, cette extraordinaire girafe, qui a de longs poils sur la bouche. Elle fait penser à des échos de revue agricole : *Cas de longévité remarquable chez un mammifère du Jardin d'acclimatation...*

– Voulez-vous ne pas dire d'horreurs ! Après tout, c'est votre cousine, aussi ; c'est même par elle que nous

sommes un peu parents.

– C’est vrai que nous sommes parents, s’écrie Mariolles. Ah ! ma cousine, que je suis donc heureux du hasard qui nous a rapprochés un moment. Vous embrasserai-je ?

– Je ne sais pas si je dois... fait Sylvère. Mais, à la réflexion, elle doit. Et cela fait encore quelques instants de silence. Comme l’une des fenêtres est à moitié ouverte, on peut entendre avec netteté les modulations aiguës d’un merle. Les vieux contrevents de bois plein sont percés chacun d’un as de carreau, par où passe de l’air frais qui sent l’herbe humide, la feuille jaune, les dernières fleurs ; par où passe aussi un rayon de soleil : sur son parcours il éveille ces poussières fantasques, qu’on regarde danser, quand on est enfant, sous la tuile disjointe d’un toit de grange – et lentement, lentement, il rampe sur le parquet.

– Mais enfin, reprend Sylvère, qu’est-ce qu’il avait, le toast de l’oncle Henry ?

– Vous n’avez jamais vu une mazette faire des moulinets avec une queue de billard parmi des portraits de famille ? C’était lui, et il y en a eu pour tout le monde. Les principes politiques de mon père, l’intelligence du...

Mariolles s’arrête court.

– Vous voulez dire du mien ? Je sais, je sais. Et puis quoi ? S’il a une intelligence d’intérieur, comme dit ma mère...

– M^{me} de Ribes les a toutes. Pour en revenir au toast, les traditions religieuses de votre famille ont un peu écopé aussi.

– Comment ça ?

– Vous n’ignorez pas, ma cousine, quoiqu’on ne s’en vante pas trop, chez vous, que vous descendez du terrible Cazenave ?

– Cazenave ?

– Oui, celui qui a organisé dans ce pays le clergé de l’abbé Grégoire.

– Non ?

– Comment ! je vous montrerai, sur les livres de prix de ma mère, « l’infâme Cazenave ». Vlan !

– Et l’abbé Grégoire, qu’est-ce qu’il a fait, celui-là ? demande Sylvère, qui n’a pas tous ses brevets.

– Ce qu’il a fait ? Mais tout le monde sait ça. C’était un abbé de la Révolution... qui a écrit une brochure... il a donné son nom à une rue... il a...

Quelques coups heurtés à la porte viennent interrompre cette leçon d’histoire un peu laborieuse.

- Qui est là ?
 - C’est moi, Ursule.
 - Qu’est-ce que tu veux ?
 - Je venais voir à quelle heure madame la baronne veut *dîner*.
 - À midi, je pense.
- Elle interroge des yeux Mariolles, qui fait signe que oui.
- Et ce qu’il faut faire ?
 - Ça m’est égal. Ah ! oui, de la garbure.
 - Avec des fèves, dit Mariolles, qui veut tout de même mettre son mot.
 - Mais, Monsieur, fait Ursule, la saison est passée depuis longtemps.
 - Naturellement, dit Mariolles vexé.
 - Et mon chocolat, est-ce que tu l’apportes ?
 - Je l’ai là, avec celui de Monsieur.
 - Eh bien, mets-les tous les deux dans sa chambre. Ah ! et puis je voudrais aller à la messe.
 - Mais elle doit être dite, affirme Mariolles, qui voudrait bien maintenant dormir un peu.
 - Elle est finie depuis une demi-heure, dit Ursule,

toujours derrière la porte. J'en viens. Même que c'est le petit Peyrenave, qui est ici de passage, qui l'a dite ; vous savez, celui...

– Oui, oui, mais écoute, tu vas aller trouver M. le curé, alors, et qu'il serait bien gentil d'en dire une autre, à dix heures, pour mon mari et moi ; – et qu'il viendra dîner avec nous, après.

– Oui, Madame.

Exit Ursule, et Mariolles conclut en bâillant un peu :

– Alors vous croyez qu'il faut se lever ?

□

L'église n'est pas loin, au bout du parc. Le soleil est déjà haut quand sortent les jeunes mariés ; mais il reste de la rosée sur les dernières roses, à l'ombre, éclaircie déjà, des marronniers. Les pieds pointus de Sylvère, et parfois sa traîne quand elle oublie de la relever, font frou-frou dans les feuilles mortes.

– J'aime Hargouët, fait-elle avec un petit air mélancolique.

C'est la première fois qu'elle le regarde avec des yeux de femme. Le vieux parc, les cèdres dont les branches d'en bas sont mortes, et, toute couverte de

fougères, la muraille noire d'où ses frères et ses cousins, autrefois, jetaient des pierres aux enfants de l'école, tout cela, elle le reconnaît, et lui découvre un aspect nouveau.

Comme la cloche vient de sonner les douze coups, et qu'on en a encore pour un quart d'heure, ils s'asseoient tous deux sur un banc jadis vert. Sylvère rêve et joue avec le fermoir de son beau missel Saint-Sulpice, qu'une cousine enlumina pour ses noces. À quoi songe Mariolles ? Moins sensible au charme intérieur des choses, il admire sans émoi cette belle matinée, semblable à d'autres. Pour lui, elle ne rit pas sur un paysage familier, dont ses regards aient épousé mille fois la figure changeante et pareille ; et son cœur d'enfant n'a pas battu ici.

– Oui, dit-il, vous aimez beaucoup Hargouët... Je suis presque jaloux de cette maison, et de ces arbres.

– Ne leur en veuillez pas ; ils ont été si bons pour moi. J'ai grimpé sur la plupart de ces branches, avec mes terribles cousins, qui faisaient de moi un vrai brigand. Et c'est ici que j'ai eu le premier sens de la vie un peu profond, par la gourmandise ; avec les plats sucrés qu'on nous servait dans de la vaisselle Empire, où il y avait des vues de places bien pavées, ou d'Agrigente, sur des assiettes jaunes – et la mort du général Exelmans.

– Alors, vous ne regrettez pas que nous soyons d’abord venus ici, au lieu d’aller à Biarritz ?

– Oh ! non, fait Sylvère, je n’ai jamais beaucoup goûté Biarritz. On y rencontre trop d’Espagnols qui parlent français, et réciproquement.

– Il faudra tout de même y passer deux ou trois jours pour ne pas scandaliser mon père. C’est là qu’il a fait son voyage de noces, sous le second Empire, Sylvère ; et il demeure stupide qu’on puisse aller ailleurs. Lui, il voit encore tout ça comme c’était : Villa Eugénie, bottines montantes, la livrée vert et or, et les premières courses de taureaux avec El Tato, et les calèches à grelots sur la route de Bayonne...

– Mais, vous-même, on m’a laissé entendre que vous y aviez quelque peu fréquenté, depuis, et joyeusement.

– Peuh, comme tout le monde. Vous savez ce que c’est. (Pas du tout, indique Sylvère.) On s’ennuie ; alors on fait du bruit pour s’empêcher de penser, et les bonnes gens de la rue croient qu’on s’amuse. Mais cela ne vous est pas désagréable, au moins, d’aller là ?

– Avec vous... répond Sylvère d’un air tendre. Et après, nous irons à Paris ?

– Ça vous amuse donc ?

– Oh ! oui, je voudrais tant monter à la tour Eiffel, et

aller à Montmartre.

– La Basilique ?

Sylvère fait la moue.

– Non, dit-elle ; les cabarets de nuit.

Et elle fait de grands yeux, comme s’il était question de jardins paradisiaques, hantés des poètes, des couleuvres bleues, des fées.

– Après tout, ajoute-t-elle, ça n’est peut-être pas très drôle.

– C’est ce que je me suis laissé dire.

– Et je crois que j’aime mieux Hargouët, affirme Sylvère d’un air sage.

Mais les trois coups retentissent, et ils se hâtent vers l’église.

Elle est petite, grise, ratatinée, avec des vitraux trop neufs et des tableaux trop enfumés ; et elle sent le cierge refroidi. Mais le curé, qui est vieux et rouge, s’essaye de si bon courage à prononcer un petit sermon en français. Il est ému, il s’embrouille, tourne court, et fait un signe à l’instituteur, qui entonne formidablement un credo de grand’messe ; en sorte que les verrières, qui ne sont pas habituées sur semaine à un tel vacarme, frissonnent de peur dans leurs plombs et se disent :

– Cette fois-ci, il va nous casser.

Et, la messe finie, on se rend à la sacristie pour chercher le curé. Du plus loin qu'il aperçoit la jeune femme, il s'écrie, avec l'honnête accent des Pyrénées :

– Eh bien, Mademoiselle Sylvère, ça va toujours bien. Et comment avez-vous passé la nuit ?

II

L'odeur des plages

(La scène est à Biarritz, quelque temps après.)

Voilà plusieurs heures que M. et M^{me} de Mariolles-Sainte-Mary ont laissé Hargouët se dissiper à l'horizon, avec la montagne. Pau, blanche et grise, habillée de feuillages divers, s'est déroulée le long de la voie. — Orthez a fait montre de son pont, dont les guides illustrés abusent un peu, vraiment. Mais Francis Jammes n'était pas à la gare, ni sa pipe ; et peut-être est-il à rêver de Guadeloupe sous quelqu'un de ces érables auxquels il se plaît à prêter le nom magnifique et barbare de liquidambars. En sorte que la gare est triste, sillonnée de rares figurants.

D'autres gares, inutiles aussi, se suivent : il y en a qui sont tout au bord de l'Adour, où l'on voit des gens qui jettent des filets, et de grands arbres dans les îles. Enfin, on aperçoit Bayonne, les deux clochers blancs d'une cathédrale haut perchée, des glacis, des

contrescarpes. Le train semble tourner autour, faire exprès de s'arrêter, en des lieux tellement déserts que le chef de gare, évidemment, y est mort, lui aussi, sans avoir pu vendre un seul billet depuis l'Empire. Et on ne l'a pas remplacé.

Contre toute vraisemblance, quelqu'un monte, salue avec un air de connaissance. C'est un monsieur assez jeune, en costume de chasse, avec des belles moustaches couleur cirage. Mariolles n'a eu d'abord l'air satisfait qu'à moitié. (« Saleté, pense-t-il, de Compagnie, qui ne met pas de coupés à ses trains omnibus. ») Mais il se rassérène presque aussitôt. Somme toute, un tiers ne messied point, après plusieurs semaines d'un bonheur en tête-à-tête, à peine coupé de quelques beaux-parents. (Et encore, on ne pouvait même pas les garder à dîner : ils s'en allaient tout de suite, avec un air gêné et de croire qu'on n'attendait que leurs talons pour se remettre au lit.)

Mariolles présente le monsieur :

– Ma chère amie, le comte de San Buscar. Vous avez dû apprendre mon mariage, demande-t-il.

– Certainement, mon cher ami. Toutes mes plus sincères félicitations.

San Buscar dissimule mal, sur sa grosse figure, en regardant Sylvère, cette pensée commune aux hommes

qui rencontrent de nouveaux mariés : « Si je pouvais être le premier avec qui elle le trompera ! »

– Vous venez de la chasse, Monsieur ?

– Si, justement. J’ai été tuer quelques sarcelles sur la Nive.

Et, s’adressant à Mariolles, en ouvrant les bras :

– On prend ce qu’on trouve. Il n’y a pas de gibier dans votre pays, mon cher. Je voudrais que vous vissiez ça, dans l’Amérique : c’est une chose extraordinaire.

– Il y a peut-être moins de chasseurs. À part cela, que devenez-vous ? En garçon, à Biarritz ?

– Mais non, mais non. La comtesse, elle est là aussi.

– (« Tiens, se dit Sylvère, tiens ; tiens : la comtesse est là. » Et si elle n’ajoute pas dans son for intérieur : « Chouette, on va rigoler », c’est que ces expressions ne lui sont point familières.)

– Elle sera bien heureuse, ajoute San Buscar, de connaître Madame la baronne de Mariolles.

« Madame la baronne de Mariolles » s’incline avec un sourire, et Monsieur répond sans enthousiasme apparent :

– Certainement, nous serons bien honorés, quoique nous ne passions que quelques jours ; et puis, vous savez, San Buscar, une jeune mariée, ça ne sort pas

beaucoup.

– Tout de même, proteste tendrement Sylvère, vous ne comptez pas me laisser sous clef à l'hôtel, tandis que vous serez sur la plage ?

– Et puis, mon cher, reprend l'étranger, si vous saviez comme Imogène est revenue du monde. Il y a deux mois, je parie, qu'elle n'a fait un boston ou une partie de tennis. Les Américaines, ça s'ennuie de tout, à un moment donné. Nous vivons comme deux bourgeois, aujourd'hui.

– Ça doit être bien amusant, dit Sylvère, pour dire quelque chose. Est-ce que Madame de... San Buscar reprise ses bas, avec un gros œuf en buis, comme on nous faisait faire au couvent ?

Dans son excessive hilarité, San Buscar met au jour des dents sans nombre. Il a l'air alors d'un crocodile qui ne serait pas dangereux, de ce pauvre crocodile sacré dont parle Hérodote, qui portait des bracelets d'or aux pattes de devant, des anneaux de terre émaillée aux oreilles, et qui, ce jour-là, n'avait plus faim : « Il était couché sur le bord du lac : les prêtres vinrent. Deux d'entre eux lui ouvrirent la gueule ; un troisième lui jeta d'abord les gâteaux, ensuite la friture et finit par la boisson. Sur quoi le crocodile (*très embêté*) plongea et s'alla poser sur l'autre rive. Mais un autre étranger (*ah, les étrangers !*) étant survenu avec pareille offrande, les

prêtres la prirent, firent le tour du lac, et, après avoir atteint le crocodile, lui donnèrent l'offrande de la même manière. » Après quoi, sans doute, le crocodile replonge, et ainsi de suite, tant que ça n'ennuie pas.

Entre temps on est en gare de Bayonne.

– Nous prenons une voiture pour Biarritz, dit Mariolles. Ambroise continue par La Négresse, avec les bagages.

San Buscar accepterait peut-être une place ; mais comme on ne la lui offre pas :

– Moi, j'irai par le tram', dit-il. Vous n'avez pas besoin de mon valet de chambre ? Il est là, avec le fusil.

– Merci. Il n'y a pas de brigands sur la route, je pense.

– Non. Plutôt autour de la cagnotte.

– À propos, et la partie ?

– Ça va, ça va. Je vous raconterai.

Et on se sépare.

□

Pendant quelques jours encore les Mariolles défendent leur tête-à-tête. Ils se lèvent tard, ne

descendent pas sur la plage, et font des promenades en voiture dans les environs. Des cochers, habillés comme le postillon de Longjumeau, les mènent sur les chemins blancs du Pays Basque, entre les églises trapues, les jeux de paume, les auberges à pêcheurs, les cimetières d'où on voit la mer. Il y a des maisons brillantes de chaux éparses dans la campagne, chacune sur une éminence et qui regarde d'un autre côté que sa voisine. Guéthary, Fontarabie et ses palais en guenilles, Saint-Jean-de-Luz leur ont tour à tour offert cette ombre tiède de l'automne, qui est pleine du bruit des feuilles froissées. Et ils ont été boire du chocolat sous les arceaux de la mélancolique Bayonne.

Mariolles éprouve un sentiment ambigu à promener sa femme dans ces lieux même où il a fait l'épreuve de sa tendresse, jadis, et tant de fois de sa luxure. Il y a un mauvais chemin sur la falaise qu'il reconnaîtra toujours pour l'avoir suivi sous une lune voilée ; mais c'était cette nuit-là un chemin sans pareil, car il menait vers les baisers que Mariolles alors aimait plus que tout au monde. Il y a une auberge aussi, une auberge basse avec un rang de platanes, où, tout un après-midi pluvieux, il a attendu une lettre – qui n'est pas venue. – Que n'y a-t-il pas encore, pour faire se dresser à toute heure sur ses pas quelque image gracieuse ou lubrique : ce chalet, peint de noir et de rouge, qu'habitèrent de jeunes courtisanes qui étaient sœurs et d'une si prodigieuse

impudicité – et l’hôtel où, un jour de neige, que la mer était couleur d’étain, un garçon complaisant lui avait amené une petite fille du Phare – et dix ou douze bancs encore, épars dans la ville comme dans sa mémoire, qui lui rappellent les conversations les plus diverses et les plus semblables.

Mais il regarde marcher à son côté l’incomparable Sylvère, et devant ce sourire jeune, cette gorge hardie, tout ce corps élastique, il sent s’évanouir le passé.

– Comme vous marchez bien, Sylvère.

– C’est que j’ai du sang de Basques, répond la jeune femme avec fierté.

– Et quel dommage qu’avec ces jambes-là vous ne sachiez pas danser, pour ainsi dire !

– Je danse donc bien mal ?

– Je ne vous dirai pas : comme une main, parce que ce ne serait pas poli ; mais, franchement, vous ne dégotez pas M^{lle} Chasle.

– Comme vous parlez mal, Tony.

– L’habitude de la bonne société. Si je n’avais fréquenté qu’avec des cocottes, ainsi que Madame votre mère se plaît à l’imaginer, je m’exprimerais, certes, avec bien plus de propriété et de rigueur ; n’y ayant personne au monde qui exige...

– Ah ! non, pas comme ça : vous me rappelez M. Le Lambin, notre professeur de géographie à Versailles.

– La savez-vous, au moins ?

– Un peu. Le commencement.

– Et Sylvère récita :

« La géographie, qui embrasse par définition le reste des arts, puisque, non contente de décrire les accidents pour ainsi dire physiques de notre planète, elle s’attache encore aux mœurs et à la coutume des hommes, se recommande, mieux encore que la mythologie, à la faveur des jeunes personnes, par la pureté comme par la variété de son discours, en sorte... » Et Sylvère respira.

Ils étaient arrivés près du Port Vieux. Par l’échancrure on voyait la mer, d’un bleu profond, palpiter sous un ciel plus pâle. La bonne odeur du sel remplissait l’air. Ils descendirent jusqu’au creux de la petite plage, s’assirent à l’ombre.

Autour d’eux des enfants faisaient des pâtés de sable. Plus loin, un abbé espagnol, l’air carliste, causait avec une institutrice allemande : celle-ci, par intervalles, se levait, marchait sur une paisible petite fille en rose qui jouait à quelques pas de là, et l’apostrophait d’objurgations gutturales en la secouant par l’épaule.

– D’ailleurs, dit Mariolles en reprenant la

conversation d'un peu plus haut, je ne veux pas vous faire de reproches sur votre danse, puisqu'elle m'a valu un peu de vous connaître, vous vous rappelez, à ce bal d'officiers ?

– Si je me rappelle, fait Sylvère en haussant les épaules. Et puis, Tony, ce n'est pas là que vous m'avez connue, puisque c'est depuis toute petite.

– Oui, mais c'est là que je remarquai, pour la première fois, combien vous aviez changé depuis jadis, au jardin de votre grand'mère, quand je vous faisais sauter sur mes genoux, et que les tilleuls nous pleuvaient dessus ces petites fleurs qui tournent, qui tournent. J'étais en costume de marin, je pense, avec un grand col, vous en chemisette tout court, – toute courte, et qui poussiez des cris de souris blanche.

– C'est singulier, dit Sylvère d'un air rêveur, combien il y a de gens qui vous ont fait sauter sur leurs genoux, et avec qui...

– Avec qui on ne voudrait pas recommencer. Je vous remercie.

– Mais il me semble... dit la jeune femme. Elle se tait tout d'un coup, comme si elle allait dire une sottise, rougit, et promène autour d'elle des regards troublés. Elle contemple sans les voir, le ciel et la mer devenus d'un saphir plus obscur, les ombres qui s'allongent.

C'est l'heure du bain.

À ce moment passe près d'eux une assez belle personne, vêtue d'un de ces horribles costumes de louage qui semble faits de toile goudronnée.

– S'il est possible, fait Mariolles, de se fagoter comme ça... C'est dommage : elle n'est pas si mal faite. Voyez ses jambes ; fines, nerveuses...

Et Tony fait des yeux d'homme pas marié. Ceux de Sylvère, un instant, comme la mer, s'obscurcissent ; et elle n'est plus rouge du tout.

– Vous connaissez cette baigneuse, que vous la regardez comme ça ?

Sa voix aussi est un peu changée. Tony n'a pas de peine à démêler en elle la première et passagère atteinte de la jalousie. Et Tony, avec la sottise de son sexe, y prend plaisir. C'est avec un gracieux sourire qu'il répond :

– Je ne la connais pas, mais je déplore qu'elle ait un costume si mal fait et si long.

– Vous voudriez qu'elle fût toute nue, peut-être ?

– Sylvère !

– Puisque je sais maintenant les costumes qui vous plaisent, vous verrez comment je me baignerai.

– Je ne pense pas, dit Mariolles d'un air moins gai

que tout à l'heure, que vous preniez des bains de mer à Biarritz.

– Et pourquoi pas moi, Tony ? Est-ce que je suis difforme, ou si vous avez peur que je me noie ?

– J'ai peur qu'on vous regarde. Pensez comme je vais vous laisser défiler devant des paquets de gens, dans ces costumes de Cafrine !

– Tantôt vous le trouviez trop long.

– Mais ce n'est pas la même chose, fait Mariolles rageusement : il sent bien qu'il n'a plus « le meilleur ».

C'est leur première querelle, et il y a plus encore de surprise que d'hostilité dans leurs regards. C'est comme s'ils découvraient chacun dans l'autre une bête inconnue, qui gronde.

– Voulez-vous me raccompagner à l'hôtel, dit enfin Sylvère.

Ils remontent à petits pas, sans plus mot dire, tout près pourtant l'un de l'autre.

□

C'est ce jour-là même qu'on a fini par tomber sur les San Buscar, un peu après le coucher du soleil, quand

les gens qui se promènent sur le quai de la Grande Plage ont l'air de fantômes bleus.

M^{me} de San Buscar est si cordialement aimable pour Sylvère qu'elle fait penser au *yours faithfully* des fins de lettres. Quant à Mariolles, il y a eu d'abord, dans son attitude, une nuance presque imperceptible de gêne ; mais lui aussi se dégèle, et il naît le plus naturellement du monde, de tout cela, un petit projet de dîner à quatre au Grand Cercle.

– Ça n'est pas, dit M^{me} de San Buscar, que la cuisine y soit excellente. Elle n'est pas excellente. Mais la terrasse est tout à fait agréable, avec les petites bougies.

– Et les papillons, fait son mari.

– C'est très joli aussi, les papillons – quand ils se brûlent. Vous ne trouvez pas, Madame ?

Sylvère insinue qu'elle les préfère au soleil, sur une prairie. Là-dessus, comme on est à la porte de l'hôtel du même Grand Cercle, où, par hasard, les deux couples demeurent, on se sépare pour s'aller habiller.

Mariolles, assez tôt en livrée, frappe à la porte de sa femme.

– Entrez, dit-elle : si vous promettez de ne pas regarder d'un quart d'heure. Que je regrette donc de ne pas avoir amené Ursule. Vous ne sauriez croire comme je suis paquet, toute seule.

– Heureusement, vous n’êtes plus seule.

Décidément, M. de Mariolles ne respectera jamais sa femme, et Sylvère se trouve, par un accident imprévu, sur les genoux de son mari, ou plutôt un peu dessus et beaucoup entre ; bref, dans une situation d’infériorité bien faite pour indigner un congrès féministe. Il ne lui reste même pas la ressource de s’écrier : Vous allez *toute* me froisser ma robe. Car elle ne l’a pas encore mise, ni son jupon ; et elle était seulement occupée aux dernières œillères de son corset.

– C’est ridicule, dit Mariolles, de porter des choses comme ça, quand on est faite comme vous. J’espère que vous profiterez d’être à Paris pour vous faire faire des ceintures.

– Oui, Tony.

– C’est comme vos jarretières. Qui diantre porte encore des jarretières en dehors des romances espagnoles !

– Oui, Tony.

Sylvère passe un jupon.

– Il n’y a que votre mère pour pousser le culte de la tradition jusque-là. Pourquoi pas de la pommade ?

– Oui, Tony. Et je suis sûre que votre belle amie, M^{me} de San Buscar, ne porte pas de tout cela.

Mariolles reste muet, abruptement. Toute sa loyale figure s'efforce de signifier : Comment voulez-vous que je sache ça, au moins pour les jarretelles ?

– Qui est-ce, M^{me} de San Buscar ?

– Une Américaine.

– Et après ?

– Elle est de Saint-Paul, je crois, ou de Minneapolis ; une ville sur un lac, dans l'Ouest, une ville très bien.

– Comme qui dirait Saint-Jean-d'Angely.

– Oui. Elle s'appelle Imogène. Elle avait épousé d'abord un colonel anglais très riche. Elle, elle n'avait pas le sou, ce qui ne manque pas de chic pour une Américaine. Lui est mort alcoolique, en lui laissant un sac qu'elle a encore, et un joli nom qu'elle n'a gardé que trois ans. Ça s'est prononcé San Buscar, tout d'un coup. Ce pauvre colonel : il était ivre de whisky tous les soirs, et si on voulait le raccompagner, au sortir du Club, il vous flanquait des coups de revolver. Puis il s'en allait, raide comme la justice ; trouvait, par un décret spécial de la Providence, la porte de son jardin, la porte de sa villa, montait l'escalier, traversait son bureau sans encombre, et, juste devant sa chambre, chaque nuit, inévitablement, tombait ; son valet de chambre entendait le bruit, et venait le coucher.

- Et elle ?
- Imogène ?... Elle s’était habituée.
- Comme vous êtes renseigné !
- Tout cela était de notoriété publique ; lui-même en plaisantait – le jour.
- Elle a eu beaucoup de chagrin, quand il est mort ?
- Je... je ne sais pas. Elle s’est tenue correctement ; on n’a pas parlé d’elle.
- Alors, pourquoi faisiez-vous cette figure en me présentant ?
- Mais vous avez rêvé, je vous assure. Et puis c’est plutôt San Buscar qui ne me chante pas, pour vous. Il a une réputation. Il serait compromettant, à la longue.
- Lui ! s’écria Sylvère, qui se mit à rire. Au fait, et lui, qui est-ce ?
- Mexicain. À part San Buscar, il s’appelle Christobal Almeyras. Son père a été fait comte par Maximilien, et ne l’a pas trahi en retour, ce qui est vraiment propre. Dommage qu’on lui ait donné ce nom de détrousseur de diligences. Mais j’ai dans ma folle idée que ça ne lui allait peut-être pas si mal. Ces gens-là ont ça dans le sang.
- Il doit leur tourner, depuis qu’il n’y a plus de diligences.

– On s’arrange. Je connais un bonhomme, un Grand d’Espagne, et le plus propre du monde, qui a été officier carliste ; tout de suite il a arrêté un train.

– Pourquoi faire ?

– Il y avait de l’argent alphonsiste dedans ; bonne prise.

– Il n’a pas pris autre chose ?

– Pas lui, non.

– Comment ?

– Il paraît que ses soldats se sont un peu amusés. Il y avait des voyageuses. Mettez qu’ils ont pris des tailles, des tailles alphonsistes, sans doute.

– Vous avez de jolis amis.

– Il en est de toutes couleurs sur cette côte. Il y a des jours où on se croirait dans une maison de fous. Mais vous êtes prête, je crois. Descendons, voulez-vous ?

III

Jusqu'au marbre

Le haut de la tête éclairé en rouge par le reflet des petits abat-jour, San Buscar et sa femme sont déjà là, en un bon coin de la terrasse, d'où l'on peut voir la mer reluire et palpiter obscurément sous les étoiles. Et le dîner s'engage le plus gaiement du monde.

Imogène Harryfellow, comtesse de San Buscar, supporte sans fléchir le voisinage de Sylvère. Elle est grande et mince comme elle, avec je ne sais quoi d'un peu viril dans la souplesse qui distingue l'Américaine de choix, celle qui se marie en Europe. La trentaine lui est encore étrangère. Elle a des yeux bleu foncé, et doit s'ennuyer avec violence, dès qu'elle ne s'amuse plus violemment. Elle a une robe où il y a de l'or dans la trame, et qui évoque, selon l'humeur dont on est, les pompes catholiques, Venise, ou les hommes-serpents des music-halls.

Sylvère est vêtue de linon bleuâtre et de guipures. Dans le demi-jour, elle ressemble à ces belles fleurs

pâlissantes de l'hortensia ou du magnolier, qui semblent, au bord de la nuit, absorber ce qui reste de lumière autour d'elles.

– Il paraît, Madame, demande Mariolles à sa voisine, que vous ne dansez plus ?

– C'est Cristobal qui vous l'a dit ? mais c'est vrai, au moins. Voilà plus d'un mois, depuis que mon flirt est parti, et puis mon frère Lord.

– Il était donc en France ? Vous savez que je ne l'ai jamais rencontré.

– Il doit revenir bientôt. Il a découvert que ça n'était pas gentlemanlike de gagner de l'argent. C'est ridicule pour un Américain ; ne pensez-vous pas ainsi ? Nous sommes faits pour gagner de l'argent, les Yankees.

– M. de San Buscar ne danse donc pas ? demande Sylvère avec innocence.

– Oh ! por Dios, si, comme tout le monde. Mais Imogène ne veut plus, ensemble, depuis qu'elle s'est mariée avec moi.

– C'est ridicule de danser avec son mari, n'est-ce pas ? C'est comme si on flirtait avec lui. Dans tous les plaisirs il faut un peu de mystère. Mais, si vous voulez, monsieur de Mariolles, nous ferons un boston après. M^{me} Sylvère ne sera pas jalouse d'une vieille femme.

– Je ne suis pas jalouse, fait Sylvère un peu froidement. Mais je ne bostonne pas assez bien pour inviter votre mari.

– Oh ! s’écrie San Buscar, nous vous donnerons dix minutes de leçon demain, Imogène et moi. Elle a un petit salon, avec un piano.

– Ça n’est pas un piano, Cristobal. C’est une chose sans nom, une chose...

– Mais je le connais, le piano, s’écrie Mariolles imprudemment. C’est au no. 9, n’est-ce pas. Il doit y avoir toujours une presse à citron dans la chambre d’harmonie.

– Comment le savez-vous ? demande Sylvère d’une voix nette.

– C’est... c’est l’auteur lui-même qui me l’a raconté. Vous le connaissez, San Buscar : c’est Pablo Durand. Qu’est-ce qu’il devient, Pablo ? Vous savez qu’il y a un an que je n’ai paru ici.

– Il est mort.

– Non.

– Vous savez qu’il était alcoolique. Alors on l’a guéri très bien, dans un hospice qu’il y a pour ça en Allemagne. Et tout de suite après il est devenu fou. En trois mois il est mort.

– Quelle jolie chose, la science, murmure Mariolles.

Mais Sylvère ne paraît point de cet avis ; sa lèvre de dessous pointe, comme chez les enfants qui ont du chagrin.

– La famille aurait dû faire un procès au médecin allemand, remarque M^{me} de San Buscar.

Il y a un silence, pendant lequel on entend s’escrimer un monsieur, avec une espèce de fusil à fusées, au bout de la terrasse, contre une cible invisible. Si par impossible on faisait mouche, il se passerait sans doute quelque chose de monstrueux, on ne sait pas quoi au juste. Ça allumerait un soleil, ou bien ça renverserait le ministère.

– Est-ce que vous avez jamais vu réussir, San Buscar ?

– Oui, une fois ; un monsieur qu’on ne connaissait pas, personne, et qui a été trouvé mort le lendemain, dans son lit.

– C’est l’administration du Cercle qui se sera vengée. À propos, vous ne m’avez pas dit grand’chose de la partie. Du gros monde ?

– Vous ne comptez pas jouer, Tony ? demande Sylvère.

– Non. Sylvère, non. Quand même on me

permettrait de faire la poussette.

– C’est que cela me ferait du chagrin.

– Je vous le jure.

– Encore, si on laissait entrer les dames, remarque Imogène.

– Il y a eu, reprend San Buscar, très belle partie, pendant quinze jours, avec deux tables à banque ouverte : la consolation des pontes debout. Ce pauvre Glaphyro avait commencé par faire une trouée. Il a même taillé ; et puis, comme toujours, il a fini par s’en retourner avec les anges.

– Ça lui va si bien.

Cependant on apporte le café et les cigares. Le café est exécrable.

– Ce qu’il y a eu de plus amusant, continue Cristobal, c’est un nouveau commissaire des jeux qui s’était mis dans la tête de faire du nettoyage. Voyez massacre. Un tas de figures amies, elles disparaissaient, disparaissaient ; et avec elles l’Industrie, mère des Arts ; et toute la gaieté. Il se passa des choses monstrueuses, je vous dis. Un louis que j’avais laissé tomber, qui resta là plus d’une heure ; et, pour comble, le garçon de salle me le rapporta. « Imbécile, comme je lui ai expliqué, il faut que vous soyez. Vous croyez que je vais vous donner un pourboire. Le pourboire, vous

l'aviez tout fait entre les mains. Demandez-lui, au directeur, si c'est en rendant les louis qu'on change son tablier contre un smoking avec de la moire autour. »

Il y a un moment déjà que les dames se sont retirées, et San Buscar poursuit ses contes de brelandier.

– Tous ces pauvres philosophes, donc, allaient à Fontarabie, où il y a une ombre de roulette. Et eux-mêmes, ils avaient l'air, mon cher ami, ces ombres d'afficionados à qui Ulysse ne voulait pas laisser boire le sang du taureau. Tous là, ils étaient, depuis le chambellan guelfe jusqu'au baron de Cortomalo, que vous et moi avons connu prestidigitateur dans un cirque. Il faut dire que le commissaire, il les avait expulsés en douceur, beaucoup. Lui-même alla à Fontarabie, je ne sais plus pourquoi, peut-être pour jouer, et il tomba sur toutes ses victimes, râpées, le ventre creux, mais d'attaque. Ce fut une ovation, une petite fête de famille. Le commissaire pressait des mains, souriait : « Vous ici, mon cher commodore, que je suis heureux de vous rencontrer ! » ou bien : « On ne vous voit plus chez nous, baron ! » D'ailleurs, tout ça a été très adouci depuis. Je pense que la maison aura fait comprendre que si on ne laisse plus entrer dans les salles de bac que des gens estampillés, ça fera le désert ; et qu'il ne manquerait plus que de faire couper par M. Brisson. Ça fait qu'on revoit un peu des anciennes têtes.

– Y compris notre ami Cortomalo ?

– Y compris. Figurez-vous, l'autre jour, il jouait l'écarté avec un monsieur, qui finit, je ne sais pas pourquoi, par lui jeter les cartes à la tête. Lui ramasse froidement l'argent, et il dit au monsieur : « Je me doutais bien que vous vous appeliez Grimaud. »

Sourires – et l'on monte rejoindre ces dames dans le petit-salon-au-piano-à-presse-à-citron. Mais Sylvère ayant réclamé d'aller voir danser, on passe dans les salons du Cercle. Une musique grêle, voluptueuse, y fait tourner quelques couples selon des spirales lentes et contradictoires.

– Vous m'avez promis un tour, dit Mariolles à M^{me} de San Buscar. Au risque d'être un peu rouillé, je vous le réclame.

Imogène se penche vers Sylvère :

– Vous ne m'en voudrez pas, c'est vrai, de vous prendre votre mari ?

– Par exemple, répond la jeune femme en souriant de toutes ses forces. Mais je vous le donne avec plaisir.

– Ah ! que vous êtes habile. Et qui vous a enseigné, déjà, que les fruits les moins défendus sont les moins désirés ?

– Mais non pas les moins cueillis, ajoute sans à-

propos Mariolles, qui n'a entendu que les derniers mots.

Imogène, pour couper court, prend son bras.

– Est-ce que vous préférez rester là debout, Madame ? demande le Mexicain. Nous avons l'air d'un reproche.

– En effet, c'est très gentil ; un peu comme partout, répond Sylvère qui regarde fixement le vague.

San Buscar soupçonne que sa compagne poursuit d'autres idées que les siennes, et se tait.

– Oui, c'est la même valse, dit cependant Mariolles ; mais ce n'est pas ici, il me semble, que nous l'avons dansée, au moins cette fois-là.

– Mais non : c'était chez M^{me} Probloker. Et ce retour, sans voiture, sous la tempête. Vous vous rappelez, Sainte-Mary ; et dans quel état j'avais mes bas.

– Vous avez si peu voulu que je m'en rende compte que vous m'avez laissé en plan à votre porte.

– *My goodness !* que vous avez été inconvenant ce soir-là, murmure-t-elle d'un air charmé, comme si elle suçait un gros bonbon ; soudain, elle s'arrête, la gorge palpitante, les yeux blancs, et se suspend au bras de Mariolles. On dirait que le lent enivrement de la danse devient pour ses sens un plaisir trop vif.

Sylvère les regarde de loin. Elle a fini par accepter de s'asseoir avec San Buscar à une table du restaurant et par dire oui à la première chose que lui offre à boire cet étranger peu au courant des rafraîchissements pour jeunes Françaises de famille. En sorte qu'elle savoure à la fois les amertumes insidieuses de sa première jalousie et de son premier gin-cocktail.

Mariolles et Imogène se lassent enfin. Ils reviennent, lui un peu rouge, elle un peu rose ; et, après avoir demandé des fruits au champagne :

– Que votre mari, dit-elle à Sylvère, est un danseur exquis. Il faut absolument que je vous donne une leçon de boston pour que vous en profitiez à votre tour.

– Je ne bostonnerai jamais, dit Sylvère en serrant un peu les dents.

Mariolles pense que c'est timidité et sourit. Mais en la regardant mieux, il lui trouve un air singulier.

– Qu'avez-vous, Sylvère ?

– Rien, mal de tête.

– Vous feriez mieux de ne pas boire cette horreur.

– C'est M. de San Buscar qui me l'a recommandée. Mais j'en ai goûté à peine : c'est très mauvais.

– San Buscar ! Il sait bien qu'il faut boire du gin pendant onze ans pour s'y habituer. Mais demandez

autre chose.

– Je voudrais aller me coucher, dit Sylvère d’une voix blanche.

– Ma chérie, dit Imogène, nous irons toutes les deux, en attendant que nos seigneurs remontent.

– Mais j’y vais, dit Mariolles.

– Non, non, vous viendrez dans un moment. Je veux faire un petit complot avec M^{me} de Sainte-Mary.

Mariolles les accompagne pourtant jusqu’à la porte de l’hôtel, et les regarde disparaître. On dirait deux sœurs, pense-t-il ; et cette intimité rapide, qui l’aurait offusqué ce matin, lui paraît maintenant tout à fait plaisante.

Il retrouve San Buscar attaquant un second gobelet. Et buvant, à petits coups de paille, celui qu’a laissé Sylvère :

– C’est vrai que c’est mauvais, dit-il.

Cependant plusieurs gentlemen passent à la cantonade, d’un air détaché, seuls ou par très petits groupes, et pénètrent dans une antichambre rouge, pour disparaître derrière une lourde porte que semble garder un dragon redoutable à la sanglante livrée. Au reste, il ne dévore aucun de ces imprudents. Le vrai monstre, ce n’est pas lui.

– Venez-vous ? dit San Buscar.

– C'est que je monte à l'hôtel dans un instant ; et puis ma femme m'a demandé de ne pas jouer.

– Peste, mon cher, vous êtes docile. Mais la vue n'en coûte rien. Tenez-moi compagnie dix minutes.

À leur tour, d'un air détaché, ils pénètrent dans l'antichambre rouge, et de là dans l'autre salle.

Mariolles n'y découvre aucun changement depuis ses dernières visites. La partie n'est pas très grosse. Autour de l'unique table verte règne un silence tendu, coupé parfois d'un colloque à voix basse, d'une imprécation solitaire, plus rarement d'un concert détestatoire contre le croupier qui veut ramasser des pontes en carte, ou contre l'innocent égaré là, qui a tiré à six.

– On joue aux boules, quand on joue comme ça !

L'innocent offre de rembourser le coup ; mais il se vérifie que son tirage a fait gagner les deux tableaux, le banquier qui devait faire huit s'étant embaqué : il en brûle même la taille, en jetant des regards furieux à l'innocent qui reçoit des autres, sans comprendre davantage, les marques d'une approbation discrète et posthume.

Mais le banquier est décidément hors de lui, comme peut-être de ses fonds. Le dernier reste de sa froideur

britannique s'en écaille, et il part en maugréant :

– Est-ce qu'on me prend pour M. le Bon ?

Cependant le croupier frappe discrètement le tapis du plat de sa palette, et crie d'une voix grasse :

– La banque est aux enchères, m'm'sieurs.

– On pourrait tailler à pas trop cher, d'un moment, fait San Buscar. Voulez-vous la moitié ?

– C'est... qu'il faudrait que j'aille rejoindre M^{me} de Mariolles. Et puis j'ai promis de ne pas jouer.

– C'est moi qui jouerai, c'est pas vous. Nous en avons juste pour un quart d'heure.

– Vous êtes irrésistible.

Les enchères sont molles. San Buscar intervient et semble les dorer avec ce bel accent espagnol qu'il reprend dans les circonstances vives.

– Cinquante louis !

– Soixante !

– Soixante-cinq !

On l'abandonne à quatre-vingt-dix. Et tandis qu'il s'assied :

– Pierre, un verre de champagne, dit-il.

– Moi aussi, fait l'associé.

La partie s'engage. Il semble que San Buscar soit tombé sur la bonne banque rasoir. Sa voix métallique éblouit et foudroie le pont :

– Ouit, s'écrie-t-il parfois, ou bien :

– Nof !

Le temps passe comme un éclair. On remplace le champagne par du brandy and soda. Un tas de jetons, d'or et de billets croît et décroît tour à tour contre la petite chose en porcelaine, devant San Buscar. Mais il ne quitte pas la banque, qu'on lui pousse maintenant à plus du double.

Enfin, comme il vient d'achever heureusement une taille dernière, quelqu'un annonce : Banque ouverte ! et le chasse du fauteuil. Le petit jour ne cogne pas encore aux carreaux, mais il n'est pas loin. Avec un guéridon et une sébille, San Buscar et Mariolles font leurs comptes, laborieusement, et se trouvent en bénéfice chacun de vingt-quatre mille et des francs.

– On a beau ne pas être rapiat, conclut Cristobal, ça fait toujours plaisir.

– Vous ne savez pas ce que vous devriez faire, au lieu de reperdre ce paquet, dit Mariolles, que les *long drinks* et ses jetons remplissent de bienveillance : nous accompagner à Paris, Im..., M^{me} de San Buscar et vous.

– Comment donc ! mon cher ami ; c'est une idée

extraordinaire.

– En attendant, on pourrait aller se coucher.

Mais le sort en a disposé autrement ; et ils rencontrent au restaurant toute une bande assez joyeuse et très grise, retour de Saint-Jean-de-Luz, en costumes de pêche. On s'assied ensemble. Une certaine M^{lle} des Pois, qui ne revoit point Mariolles sans émotion, dépose sur son collet presque toute la poudre à la maréchale dont elle vient, au lavabo, de saupoudrer son hâle. C'est l'heure des cocktails, du moins à ce qu'affirme Glaphyro. Ils se succèdent et, une fois encore, le temps passe comme un éclair. Toutefois Mariolles sent obscurément, au fond de son cœur, qu'il oublie quelqu'un ou quelque chose (il ne sait pas au juste), et boit avec sensibilité des choses couleur de topaze.

– Il fait jour, dit soudain quelqu'un.

Ces paroles sonnent tristement, on ne sait pourquoi, et chacun regarde d'un air de reproche les rideaux des hautes fenêtres : entre les lampes et l'aurore, ils sont devenus d'un bleu merveilleux, d'un bleu de grotte sous-marine.

– C'est peut-être ça que Baudelaire appelait le bleu mystique, dit M^{lle} des Pois ; car elle a une teinture de lettres, « une couche », disent ses amis.

On se sépare. La voix des femmes se mêle au bruit

des portières refermées, et Mariolles, s'étant définitivement souvenu qu'il est marié, et même jeune marié, gagne avec un mélange d'inquiétude et de bonne humeur son appartement. Il frappe, tout doucement, à la porte qui le sépare de sa femme.

– Entrez, dit Sylvère.

Par la fenêtre restée grande ouverte, il aperçoit un instant la mer toute bleue, le ciel tout rose. Et il aperçoit aussi Sylvère, avec une pâle figure, assise dans son lit et qui ne dort pas. Un peu de gêne semble répandue dans l'air. Mais Mariolles a une idée triomphante. Avec un bon sourire, il vide ses poches : des billets, de l'or, de la nacre tombent sur le lit.

– Qu'est-ce que c'est que ça, crie Sylvère. Ah ! vous avez joué.

Elle secoue la couverture avec dégoût : de fortes sommes se réfugient sous les meubles.

– Et qu'est-ce que vous avez sur votre col ? De la poudre de riz. Mon Dieu, mon Dieu, vous avez été avec des femmes !

– C'est... c'est le croupier, balbutie stupidement Mariolles. Voyons, ma chérie, ne pleure pas.

Il n'en faut pas davantage. La figure pâle de Sylvère, ses yeux agrandis de fatigue, tout cela s'effondre dans un petit mouchoir, tandis qu'elle

gémit :

– C’est la faute de cet Espagnol. Je ne veux plus le voir. Et Imogène qui avait l’air de se moquer de moi, en me disant bonsoir. Mon Dieu, que je suis malheureuse !

Mariolles est écrasé par le poids de ses torts. Il s’assied, et, à son tour, pleure. Il a saisi sur un bras du fauteuil un bas de sa femme, qui est en soie tête-de-more, et s’en tamponne les yeux en répétant (car la correction de son langage se ressent du désespoir où il est plongé) :

– Je me suis conduit comme un cochon... comme un cochon.

Cependant l’Atlantique non loin murmure, et lèche, à petits coups de langue, la plage, comme si elle était en sucre.

IV

Le beau voyage

(La scène est à Biarritz et à Paris.)

Le temps, dont le vol apaisa tant de choses, depuis le courroux d'Achille jusqu'à l'appétit d'Ugolin et au tendre désespoir de La Vallière, a fait germer en quelques heures dans le cœur de Sylvère, la semence de miséricorde. Elle pardonne à M^{me} de San Buscar (au moins en a-t-elle bien l'air) et ne refuse pas qu'on aille à Paris en partie double, comme le lui a proposé pâtreusement, au petit jour, un mari tellement désolé qu'il a fallu qu'elle-même le consolât. Autrement il ne serait jamais allé dormir, et, en vérité, il n'était plus bon à autre chose.

Sylvère pardonne aussi au baccara, tout en se jurant bien de ne pas laisser le monstre rôder autour de son ménage. Elle est en ce moment même agenouillée auprès de la commode en pitchpin, et ramène laborieusement, avec une ombrelle, quelques-uns de ces

ronds de nacre et d'or, qui l'ont si fortement indignée il y a quelques heures. Ce n'est pas qu'elle les aime encore. Ceux de nacre surtout l'indisposent : ils sentent leur fruit davantage. Et puis elle les trouve prétentieux, avec ces chiffres qu'ils portent inscrits sur le ventre, au lieu de dire tout simplement, comme tant d'autres bibelots leurs confrères : *Souvenir de Dieppe* ou *Pèlerinage national*. Ah ! en voici deux qui avaient réussi à se cacher aux trois quarts sous la plinthe. Elles profitent de l'ombrelle pour y entrer un peu davantage. Courte lutte ; mais c'est Sylvère qui « les a ». Ce sont des plaques de cinquante ; elles sont d'une nacre plus belle, irisée et sombre, et d'un ovale oblong. « Deux mille francs », se dit Sylvère, en les faisant sauter dans sa main. Elle en est presque intimidée. Ce n'est pas qu'elle aime l'argent, dont le besoin ne lui est jamais apparu. Mais enfin, à la campagne, on entend souvent parler de deux cents pistoles, et, comme toutes les jeunes filles de son milieu, elle n'a jamais eu de loin mille francs à elle : elle aurait cru que c'était plus beau que ça.

Sylvère s'assied sur un tabouret pour mieux réfléchir. Elle est en chemise et fait à elle toute seule un joli tableau, moins joli pourtant que tout à l'heure, quand elle était à quatre pattes et la tête basse, à regarder sous la commode. Elle s'est même fait du mal aux genoux, et se les frotte en méditant.

C'est vrai qu'elle ne sait pas ce que c'est que l'argent. Sa dot est passée de son père à son mari, le temps de faire ouf. Et d'ailleurs ce sont des terres. Elle se représente assez bien mille francs là-dessus : deux ou trois vieux chênes que son père voulait vendre, et qu'elle a eu le caprice de sauver, ou bien cette toute petite enclave achetée l'autre année à un voisin. Elle se rappelle des phrases prononcées à cette occasion : « Ça ne tiendrait tout de même pas dans la main, ce mouchoir de poche-là », ou bien : « Qu'est-ce que vous voulez ? Il faut bien payer l'agrément. » Et Sylvère songe encore à un saphir de sa grand'mère, dont elle sait le prix, parce qu'il y a toute une légende de famille là-dessus ; le grand-oncle parti pour acheter un beau cadeau de nocces, allant au Palais-Royal pour voir les bijoutiers, et n'en sortant plus, attaquant le biscuit un peu tous les jours, dans les restaurants, disait-on à Sylvère. À la fin, il acheta un saphir médiocre, et c'est une autre des formes que peuvent prendre mille francs. – Non, Sylvère n'a jamais eu d'argent, et encore ses frères le lui prenaient-ils au fur et à mesure. Encore si son père lui avait donné pour le voyage, à elle-même, ce petit portefeuille qu'il a passé à Tony, cyniquement, sous ses yeux, en lui disant : « Voilà pour prendre des fiacres, mon cher Antoine. » Et c'est des banques qu'il a prises avec. Il est vrai que si les femmes touchaient elles-mêmes leur dot, peut-être qu'elles joueraient

aussi, ce qui serait odieux, quoi qu'en pense la belle Imogène.

On voit que Sylvère n'est pas encore très féministe ; mais peut-être les opinions de ce genre sont-elles comme les huissiers, qui ne viennent qu'avec la misère. Cependant elle continue ses recherches et à composer de petits tableaux vivants. C'est agréable, se dit-elle, d'avoir l'Amérique pour premier vis-à-vis. On peut laisser sa fenêtre ouverte et se promener en chemise. On pourrait même...

M^{me} de Mariolles rougit un peu. Elle songe au temps jadis qu'elle avait peur, en se déshabillant, et peut-être, tout au fond, un peu envie, de donner des tentations à son bon ange. Qu'il y a longtemps de cela. Elle n'ignore pas, aujourd'hui qu'elle est devenue une façon de philosophe, combien ces esprits sont indifférents à la matière, serait-ce une matière aussi précieuse que le corps de Sylvère ; ou du moins elle les imagine tels, et peut-être n'est-elle pas éloignée de croire qu'il y a une part de niaiserie dans les intelligences trop épurées.

Enfin ses fouilles sont terminées ; et tout le bénéfice de Mariolles est là, sous trois ou quatre états allotropiques. Alors elle frappe à la porte de communication ; mais comme il y a d'abord le cabinet de toilette, son mari n'entend sans doute pas. Elle frappe plus fort, et une voix étrange répond au loin :

– ... mmm... qu’y a ?

– C’est midi passé, et M^{me} de Mariolles. Ils voudraient vous dire un mot.

– N’entrez pas, n’entrez pas, s’écrie Mariolles enfin réveillé.

Et à part lui, il songe :

– C’est que je ne suis pas bon à regarder avec des pincettes. Ma parole, j’ai encore ma chemise de jour.

Tub hâtif et froid, bouchonnage, coup d’étrillé, soins divers, etc. Et Mariolles frappe à son tour.

Comme par hasard, Sylvère met son corset.

– C’est extraordinaire, se dit Mariolles, une femme à sa toilette. On peut y venir à n’importe quel moment : elle est toujours à mettre son corset...

(La suite comme au chapitre II, dans des circonstances analogues. Les fatigues nerveuses ont des effets bien connus.)

... Et M^{me} de Mariolles, qui proteste encore, s’écrie :

– Il est plus d’une heure, et nous n’avons même pas déjeuné.

– Si on peut dire, fait Mariolles dans sa moustache.

– Et nous partons ce soir à dix heures.

Monsieur paraît inquiet.

– Nous partons ?

– N'est-ce pas vous-même et M. de San Buscar qui avez décidé de partir pour Paris par le prochain train de luxe ? C'est ce soir.

– Au fait, pourquoi pas ? Et ce voyage à quatre ne vous déplaît pas trop ?

– Mais au contraire. Les San Buscar sont charmants. Entre eux deux, on doit avoir l'impression de voyager dans le Texas.

– Vous êtes bonne. Tout de même, M^{me} de San Buscar va trouver que c'est bien rapide, partir ce soir. Si elle ne voulait pas ?

– Imogène, ne pas vouloir ? Laissez, laissez, je m'en charge.

□

Dans un wagon-restaurant, les San Buscar et les Mariolles, autour de reliefs souffreteux, causent.

– Ce sont ces dames qui l'ont voulu, dit Mariolles. Nous aurions pu dîner parfaitement à Biarritz.

– Pensez-vous que nous avons mauvaise cuisine, demande Imogène avec des yeux innocents.

– C’est-à-dire, explique Mariolles indigné, que je déplore de n’avoir pas apporté une volaille froide dans un journal.

La comtesse, dit San Buscar (c’est toujours de sa femme qu’il parle), ne reconnaît en cuisine que le homard, à cause qu’il est rouge, et la salade, pour le vinaigre.

– Oh ! et le céleri cru, Cristobal, et le chutney, j’adore, et le Tabasco-sauce, et le... le...

– ... prélude de *Lohengrin*, propose Mariolles.

– Non, une chose qu’elle est faite avec ce poisson qui sent beaucoup, qui n’est pas cuit.

– Le caviar ?

– La morue, dit Sylvère.

– Non, je ne pense pas non plus.

– Comment dites-vous, mon cher ami ? demande San Buscar, quand une chose vous embête : zut ou zout ? je ne sais jamais.

La conversation tombe, comme un enfant, pas de très haut ; elle ne se fait pas de mal.

Les messieurs fument. Imogène continue à poursuivre le petit nom de son poisson. Sylvère regarde derrière les longues vitres glisser silencieusement le paysage des Landes. Sous les premières étoiles, elles

passent, par gradations insensibles, du violet au noir ; et, au couchant, un peu de pourpre fanée pend encore.

– Vous ne dites rien, Sylvère ?

– Ce paysage me plaît.

– Les Landes ? Mais c'est odieux quand il n'y a pas d'incendie. Et je me demande, même, pourquoi nous n'en voyons pas ce soir : c'est la saison.

– Vous n'allez pas demander le registre des réclamations ?

– Non, mais j'aime que les choses se passent régulièrement.

– D'abord, ça sent bon, continue Sylvère. Et il y a des tas de bruyères violettes et roses qu'on a envie de cueillir. Et puis j'espère toujours apercevoir un berger qui tricote sur des échasses, comme lorsque j'étais enfant.

Imogène lui prend la main, et de sa voix un peu rauque, si émouvante quand elle se fait tendre :

– Comme vous êtes drôles, dit-elle, vous autres Françaises. Il n'y a aucune part où vous avez joué, étant petites, ou bien étant grandes, pleuré, vous pourriez y revenir sans être émues. Les places où moi j'ai été, ou non, auparavant, c'est le même pour moi ; même où j'étais amoureuse.

– Pourquoi me faites-vous ces yeux-là, s'écrie Sylvère ; on dirait qu'il y a un noyé dedans !

– Et permettez que je vous dise, ma chère amie, intervient San Buscar avec gravité, les endroits où vous avez été amoureuse – vraiment...

– Plaignez-vous, Cristobal. Pensez-vous que c'est pour ne l'avoir jamais été que je partage avec vous mon lit-toilette cette nuit ?

Mariolles fait une demi-grimace.

– Voulez-vous bien ne pas raconter ces choses, lui dit-il entre haut et bas.

Imogène, sous la table, lui allonge une ruade légère, presque une caresse, et Mariolles garde un instant entre les siens un pied mince et long qui s'avoue prisonnier d'assez bonne grâce.

– Que voulez-vous lui répondre ? dit cependant San Buscar avec orgueil.

Mais Sylvère reste silencieuse. Elle regarde les Landes plates, toutes noires, maintenant, glisser le long du train.

À son côté, tout à coup, la vitre éclate, et une grosse pierre vient frapper San Buscar à la tête, sans force d'ailleurs. Il y a une minute d'effarement dans le wagon. On s'empresse autour de la victime qui n'a rien

qu'un peu de surprise vaniteuse à l'idée d'avoir « essuyé » un attentat. Et il ne peut s'empêcher de croire que c'est lui spécialement qui a été visé.

Les gens continuent à s'agiter...

Un vieux monsieur pose des conclusions.

– Il est inadmissible que ce soit une plaisanterie. Le projectile, pour avoir percé une vitre aussi épaisse, a dû être lancé avec une fronde, et lancé adroitement. Non, c'est bien le crime d'un anonyme contre des anonymes, le type primitif de l'attentat anarchiste...

– ... L'âge de la pierre impolie, dit Mariolles pour dire quelque chose.

Cependant M^{me} de San Buscar soupèse la pierre dans ses mains ; elle a la forme à peu près et la grosseur d'un œuf de cygne.

– J'en ferai un presse-papier, songe-t-elle tout haut. Et elle reprend : Comment s'appelle la place, savez-vous ?

– Ychoux, je crois.

– Bon. J'écrirai dessus : Souvenir d'Ychoux.

Sylvère est pâle ; elle a eu peur, et elle songe maintenant à cette haine qu'ils ont laissée derrière eux, au berger dont le bras fort a visé en vain la chose de luxe, insensible, brillante, qui continue de précipiter sa

course à travers la nuit fraîche et résineuse.

Mais M^{me} de San Buscar rompant le silence :

– Ah ! s'écrie-t-elle ; je sais maintenant : c'est du Bummaloe-fish, que je voulais dire.



Sous le petit jour qui semble ne percer qu'avec effort l'appareil des verrières, la gare d'Orsay est immense, concave et grise, avec des lampes pâlissantes, des lanternes qui fuient en sens divers, et parfois le son riche d'une chose en fer qui résonne.

Tandis que leurs valets de chambre, lourds encore de sommeil, agitent sans but un désordre de sacs et de couvertures, nos voyageurs se confrontent. Ils ont des yeux trop noirs dans des visages trop blancs, et cet air de gêne et de froid que laisse une toilette bâclée, une toilette « sur le linge ».

– On pourrait, propose Mariolles, laisser les bagages s'arranger avec les domestiques et ruer soi, sur l'hôtel.

– Qui est-ce qui a télégraphié au Léviathan ?

Personne n'a télégraphié au Léviathan-Hôtel. Les San Buscar et les Mariolles échangent des regards chargés de muets reproches.

– Partons tout de même, fait Sylvère.

Elle est un peu lasse des trains dits de luxe, des pseudo-dévêtissements sur les lits-attrape, et elle se prend à regretter l'honnête coin de première de son enfance, avec des plaids.

Seule Imogène proteste, et tient à vérifier que ses colis sont au complet. Elle n'en a que neuf, n'ayant pu, en un jour, emballer tout le nécessaire ; mais elle n'en professe que plus d'amour envers ce qui lui reste, comme les mères ont accoutumé pour le peu d'enfants que leur a laissés une longue guerre.

On se résigne ; on monte à l'arrivée des chemins roulants, pour se placer, selon les indications précises de la Compagnie, devant la bouche dont la lettre correspond au numéro de son billet (à moins que ce ne soit le contraire ou autre chose). Imogène guette à la place indiquée. Les colis les plus incohérents : cartons entr'ouverts, malles de bonne avec du poil dessus, peaux de truie, etc., montent, montent, d'un train uniforme, avec un peu de cet air bête qu'affectaient, à l'Exposition, les touristes du trottoir en rond. Enfin paraissent ceux d'Imogène ; mais, comme s'ils dédaignaient de la reconnaître dans son attente désolée, de droite, de gauche ils virent, ils s'égaillent, vers tous les comptoirs où elle n'est pas, manifestant ainsi une fois de plus l'obscur malice des objets mobiliers.

Tant bien que mal on les rassemble (peut-être qu'ils n'ont plus envie de jouer) ; ils sont là tous les neuf, en robe kaki timbrée de violet, et tout le monde s'ébranle vers le Léviathan-Hôtel.

Trois quarts d'heure de course, on descend devant le caravansérail de l'avenue du Bois. D'un joli blanc de plâtre que la patine de Paris n'a pas encore flammé de noir, on dirait quelque monstre géant et modern-style, accroupi au bord de la route. Cependant paraît un employé amnésique et polyglotte, pour qui, malgré ses efforts, la plupart des choses n'ont plus de nom dans aucune langue. On finit par s'entendre : deux petits appartements au cinquième (avec balcon) sont mis à la disposition des infortunés explorateurs. Et déjà ils se hâtent vers leurs lits, impatients de réparer le repos qu'ils ont goûté dans le train.

Les Mariolles ont un petit salon, une chambre à deux lits et un cabinet de toilette dans lequel on s'occupe de transporter leurs bagages. Ils ont été tout droit se coucher sans beaucoup prendre garde à l'ameublement, et c'est ainsi que bien des splendeurs modernes leur ont échappé. Le petit salon surtout, avec ses bois teints, ses cuivres à l'emporte-pièce, ses chaises en forme de céleri décortiqué, ses tables hérissées d'angles dangereux, présente on ne sait quel air anglo-belge des plus ressemblants. Pourtant nul ne

l'admire, et déjà, sans doute, les Mariolles se sont abîmés dans les ténèbres du sommeil.

Mais voici, sans qu'ils s'en doutent, qu'il leur arrive des visiteurs : inopinément la porte du corridor s'ouvre et introduit dans leur petit salon :

1° Un Anglo-Saxon très rasé, apparemment Américain, en habit et complet état d'ivresse ;

2° Une charmante petite dame de 1 m 65, blonde, mince, et d'une élégance un peu exotique qui fait penser qu'on l'aurait aperçue au Delmonico ou chez Cubat, eût-on fréquenté seulement un peu les capitales attenantes à ces restaurants.

Ils semblent du reste se considérer tout à fait comme chez eux. La petite dame s'assied, et, ouvrant un étui à cigarettes en or cannelé :

– Mon cher, dit-elle, donnez-moi un peu de feu pour une cigarette.

Avec des gestes mal coordonnés, le jeune homme fouille dans toutes les poches d'un habit un peu fripé. Le haut de forme aussi a subi des atteintes fâcheuses, tandis que son devant de chemise laisse pendre, au bout d'une chaînette d'or, un bouton qui oscille au même rythme que son maître.

– Oh ! je n'ai plus d'allumettes, dit-il ; je vais en prendre dans la chambre.

Et il va pour ouvrir la porte ; mais Mariolles l'a close tout à l'heure, ce qui semble irriter fort le nouveau venu, en sorte qu'il la comble de coups de pied.

– Blesse leurs yeux ! jure en une langue indéfinissable l'étrange étranger. Et il ajoute, parmi les coups de semelle :

– Il y a des voleurs dans mes chambres.

– menteur ! fait la petite dame, qui en perd son accent russe. Et elle reprend plus languissamment :

– Tâchez de les faire sortir, Lord, s'il y a moyen. Je voudrais tant les voir.

Mais Lord ne fait que jurer et ruer, et elle ajoute, ayant ressaisi toute sa petite dignité nonchalante :

– Moi qui avais envie, justement, de me coucher avec vous.

Cependant Mariolles se démêle avec surprise d'un sommeil obscur. Un instant il rêve que c'est Imogène, là, en train de forcer sa porte. Mais les derniers coups de pied le réveillent : il lui semble que son rêve monte, monte, avec lui, d'un obscur abîme, et vient crever à la lumière, comme une bulle d'air qui était posée sur les feuilles, au fond de l'eau. Sylvère, de son côté, ouvre, avec une épouvante confuse, des yeux gris tout brouillés de songe.

– Oh ! oh ! qu'est-ce qu'il y a, crie enfin Mariolles.

– Voulez-vous sortir tout de suite, crie de son côté le jeune homme ivre, et me laisser les chambres.

– C'est un fou, pense Mariolles, qui se décide à aller voir sans se vêtir davantage.

Confrontations de quelques secondes au bout de quoi, devinant un ivrogne qui se trompe d'appartement :

– Qu'est-ce que vous demandez, dit-il : pas à boire, je suppose. Vous ne voyez pas que ce n'est pas ici chez vous ?

– Voulez-vous sortir, continue l'autre. Et qu'est-ce que vous avez fait de mes costumes ? (Car l'appareil léger de Mariolles se confond, dans cette cervelle éclairée à l'alcool, avec une vision de vêtements mis au pillage.)

– Voyons, laissez-moi dormir, ou je vous fais fiche dehors par la police.

– Au voleur ! au voleur ! hurle le Yankee ; et, de son pied, il empêche Mariolles de refermer la porte. Celui-ci, impatienté, envoie, d'un coup de poing sec au creux de l'estomac, le jeune étranger prendre contact avec un guéridon derrière lui. Ces deux objets se répandent aussitôt ; l'Américain se relève seul, et, saisissant prestement son revolver sur sa cuisse droite il le

décharge (trop haut) contre la porte refermée. Un seul coup part, et le jeune homme, regardant son arme, constate qu'il ne s'y trouvait qu'une balle.

– Oh ! gentlemen, s'écrie-t-il, en se remettant à tambouriner contre la porte, voulez-vous me prêter des cartouches ?

À la fin, au bruit, et aux coups de sonnette de Sylvère épouvantée, un valet et une servante se déterminent à accourir lentement. Mais la vue d'un jeune homme évidemment courroucé, qui brandit une arme fumante, les confirme dans l'idée qu'il ne sied point au domestique de se mêler à la querelle des maîtres, et cependant la dame à l'accent russe, qui a fini par trouver des allumettes, fume des cigarettes au hashich, et se tient commodément assise à contempler cette petite scène.

Elle ne tarde pas, d'ailleurs, à le devenir de famille, M^{me} de San Buscar (peignoir de linon vert-de-gris, babouches de fourrure, chignon hâtif, très bas, sur la nuque), qui survient avec son mari, reconnaissant son frère dans l'assassin.

– C'est vous, Lord !

– Tiens ! Imogène. Je ne pensais pas vous voir avant deux ou trois jours. Bonjour, San Buscar. Comme ridicule vous êtes, avec cette chose sur la tête.

Le fait est que Cristobal, habillé à la hâte, est resté coiffé d'un foulard noir et rouge, qui lui fait des cornes sur les tempes. Laissant les siens s'arranger entre eux, il s'occupe à calmer les domestiques, dont le courage a crû avec le nombre, et qui, cinq ou six maintenant, parlent de traîner le meurtrier chez le commissaire.

– Au Mexique, leur explique-t-il, cela ne ferait lever personne. On y tire des coups de revolver toute la nuit, pour la moindre controverse, pour rien, pour le plaisir. Dans sa chambre, tout seul, on fait des cartons, pour s'entretenir la main.

Et son foulard lui donne un air patriarcal qui sème la conviction dans les cœurs.

– Lord, dit Imogène, vous allez faire des excuses au baron de Mariolles-Sainte-Mary, c'est mon ami, et sa femme, quand vous la verrez.

– Je ne la connais pas, fait le jeune homme.

– Oh ! c'est vrai ; mais justement, vous devez.

Il songe un peu, et puis, indiquant la petite dame :

– Laissez-moi, dit-il, vous faire connaître mon amie, M^{me} d'Erèse.

Imogène s'incline sans marquer d'enthousiasme ; comme la matinée, elle reste fraîche.

– Je l'ai connue hier soir, continue Lord, qui

explique sa jeune amie comme un tableau ; – par Clodowitz. Mais nous l’avons laissé sur un canapé : il avait bu, beaucoup. Madame, elle, est Persane, ou Parthe, d’un pays qui s’appelait... Comment déjà ?

– L’Atropatène, donc, déclare M^{me} d’Erèse.

À ce moment la fameuse porte s’ouvre, et Mariolles, à peu près vêtu, paraît. Il a sans doute reconnu les voix, de sa chambre, et ne paraît point trop surpris des conciliabules qui s’offrent à ses yeux.

– Oh ! monsieur de Sainte-Mary, dit Imogène, laissez-moi vous présenter le plus désolé jeune homme d’Amérique, de son erreur. Mon frère, Master Lord Harryfellow.

– Je suis enchanté vraiment, dit Mariolles ; et on se serre la main avec une telle cordialité que le bouton d’or, au bout de sa chaînette, oscille violemment.

– Vous ne voudriez pas avoir, reprend Lord, un verre de sherry ?

V

La tournée des Grandes-Duchesses

Le petit salon de M^{me} d'Erèse est art-nouveau au point que les meubles en font : Bing ! dès qu'on y touche ; si tourmentés d'ailleurs de formes qu'ils évoquent ces amusettes ingénieuses où l'Inquisition d'Espagne dépiautait les hérétiques. N'est-ce point là tout ce qu'il faut à une société qui ne sait plus se tenir assise ?

Quelques bibelots d'une flagrante inutilité se tordent dans les coins, comme des vignes d'avant le phylloxera. Sur le mur, des estampes singulières attristent un papier touffu de William Morris : *le Christ aux orties*, œuvre confuse et belge, y fait pendant, par-dessus la sanglante *Sainte Thérèse*, de Rops, à la *Sapho Malthus alter*, de Beardsley ; et une obscénité anglaise du XVIII^e siècle, où de la viande nue et rouge rit par mille rides, semble saine à côté.

– Bonne affaire, votre Rowlandson, dit à M^{me} d'Erèse une personne mûrissante et blonde comme le

froment de juin.

– Pour qui ? répond la jeune femme.

M^{me} La Mortagne (c'est le nom de l'amie), qui a servi d'intermédiaire en cette négociation, comme en bien d'autres, se tait, et pince sa bouche grasse.

Elle n'aimait point qu'on la fît se souvenir des affaires faites, ni du temps passé – passé, s'il faut l'en croire, à s'occuper d'œuvres. Oui, mais lesquelles ? Au moins excellait-elle à mettre en rapports un certain ordre de personnes charitables avec les familles embarrassées de grands pianos et de petites filles.

Très bourgeoise, quant à elle, Palmyre La Mortagne élevait sévèrement, à l'ombre de Saint-Sulpice, parmi le reps et l'acajou d'un cinquième escarpé, deux jeunes La Mortagne déjà sur leurs robes longues, et que toutes sortes de raisons lui faisaient tenir à l'écart de son ordinaire entourage. Palmyre ne passait d'ailleurs pas pour avoir montré à l'endroit de ses contemporains cet invincible éloignement qui afflige M. Piot ; et cela même la faisait *dater* en quelque sorte dans le milieu presque purement féministe, si on ose dire, de ses amies et clientes.

À défaut de ses filles elle y promenait, comme en laisse, M. Emmanuel La Mortagne, homme mûr, de blanc barbu, et dont la tête était si étroite qu'il semblait

ne se pouvoir présenter que de profil ; avec cela s'efforçant au majestueux. Mais il donnait le sentiment, en réalité, d'un aigrefin pusillanime, sans joie ; et que tous les vilains métiers, qu'à sa figure on voyait bien qu'il faisait, c'était comme par pénitence.

Donc Palmyre pinça sa bouche, et regarda la maîtresse de la maison. Celle-ci était cette même personne, douée d'un léger accent russe, que Lord avait amenée un matin au Léviathan-Palace. Elle s'appelait Floride de son petit nom, ne *mettait* point l'orthographe, et ce qu'on en savait le mieux, c'est qu'un M. d'Erèse, en effet, avait vécu assez longtemps pour la prendre en mariage, au moment même de la laisser veuve et sans un sou. Au reste, elle avait du charme, des vices, un salon dont les rares Parisiens qui s'y étaient trouvés confondus parmi des colonies étrangères, soupçonnaient que sa chambre à coucher n'en était pas loin.

Telle était la dame avec qui Lord passait pour être du dernier bien.

– Mais, reprit Floride, répondant à ses pensées, les Américains, ma chère amie, c'est des hommes qui ne tirent pas à conséquence... Et, au fond, ce qu'il y a de préférable chez eux, c'est leurs femmes.

– Floride ! fait Palmyre d'un air de reproche.

– Oui, oui, je sais que nous n’avons jamais eu les mêmes dégoûts. Oh ! et puis : flûte ; je préfère encore mieux la cocaïne.

– C’est le joujou nouveau, décidément.

– Oui, la morphine ne se porte plus. Tandis que l’autre : il n’y a pas comme ça, et un corset, pour vous soutenir. Figurez-vous, je m’étais mise à en prendre des paquets... jusqu’à m’endormir vingt-quatre heures, une fois, chez la même personne... une de mes amies.

– Vous pourriez dire : un.

– Bien, bien. Et le mieux c’est qu’elle n’avait qu’un seul dodo, et qu’elle attendait son oncle, je crois. Ce qu’elle n’a pas fait pour me réveiller. Me jeter de l’eau, me chatouiller sous les pieds ; jusqu’à me crier dans l’oreille : « Voilà une lettre chargée ! » Rien n’y a fait, que la faim, je pense. Car je n’ai rouvert les yeux que pour réclamer mon chocolat.

– En fin de compte, qui est-ce qui vous a donné ce goût ?

– C’est cet imbécile de Lord. Lui en prenait à cause de ses battements de cœur. Alors, pour lui tenir compagnie... J’aimais autant ça, parce que ça le rendait encore plus sage qu’à l’ordinaire. Et puis, ça me le faisait voir différent. Lui aussi il perdait la tête, trouvait que je ressemblais à M^{me} de San Buscar ; je lui

renvoyais le compliment. Nous parlions d'elle ; il me baisait les mains ; le temps passait. C'est vrai, au moins, qu'il lui ressemble, en plus menu – et qu'ils s'aiment beaucoup. Je voudrais que vous les voyiez ensemble : on dirait mari et sœur.

– L'heureuse famille, quoi. Et le San Buscar, qu'est-ce qu'il dit ?

– Mais, ma chère, il n'y a rien à dire. Vous pensez bien qu'avec le petit frère je suis au courant. D'ailleurs, si vous voulez demander à San Buscar, il va venir.

– C'est lui, le rasta généreux, dont vous me parliez l'autre jour, à propos de ces jarretelles que vous faites faire ?

– Ah ! en vermeil. Oui, c'est lui.

– Et aussi... Américain que son beau-frère ?

– Non, fait Floride, avec un air de découragement. Lui, c'est du Sud ; il faut s'employer. Figurez-vous que j'ai...

Ici l'on sonne, et l'introduction de San Buscar provoque bientôt le départ de Palmyre, quoique Floride tâche à la garder encore, comme sauvegarde. Mais San Buscar roule sur M^{me} La Mortagne des yeux pareils aux boules d'un loto tragique, en sorte qu'elle s'en va ; et le lecteur imagine sans peine tout ce qui s'ensuit.



Cependant M. Gédéon-Lord Harryfellow (de Minneapolis) et sa sœur Imogène étaient en train de s'entretenir en leur langue maternelle, du moins si l'on peut accoler à l'anglais cette caressante épithète.

Comme tout ceci se passait quinze jours plus tard, au moins, que la petite bagarre du Léviathan, Lord était sensiblement dégrisé. Selon son habitude, il ressemblait au premier Consul, en plus grec et en moins penseur : sa pensée, il faut le dire, ne s'exerçant d'ordinaire que sur des objets peu compliqués, une bonne partie de golf, par exemple, ou de poker, – un cheval qui saute, derrière le lointain renard, dans le matin vif, – ou bien encore cette odeur rapide de drogue et de noisette qu'exhale un cristal creux, où le soda mousse dans du whiskey. À part cela, indifférent ; et, de toutes ces belles envies dont souffre l'Europe, n'ayant que les rudiments ; quelque chose comme une appendicite de vices : assez pour en souffrir, trop peu pour que cela lui servît à quelque chose.

Sa sœur se plaisait à son visage. C'était comme le sien propre qu'elle aurait vu respirer en face d'elle.

– C'est entendu, Lord, vous nous faites faire la fête,

ce soir.

Lord répond avec gravité :

– On ne pourra pas boire, presque du tout.

– Mais si, mais si. Et puis, pour une fois. Savez-vous que vous êtes peu aimable pour M^{me} de Mariolles ; vous ne lui faites même pas la cour.

Lord cherche un peu ses mots, et répond :

– Vous m’avez dit qu’elle vous ressemblait. Je ne trouve pas, pas assez.

– Ça n’est pas une raison ; et puis, elle est plus jeune que moi.

– À son âge, vous étiez déjà une splendide femme.

– Je sais, je sais...

– Ça vous est désagréable, que je vous le dise ?

Imogène caresse son frère de ses yeux grisâtres, et, lui mettant la main sur l’épaule, doucement, comme on repose une tasse de thé :

– Mon petit Lord, vous devriez aller voir la nouvelle salle du Pinturichio, au Vatican.

Le jeune homme, réfléchit quelques secondes ; puis, assuré qu’il ne comprendra pas de lui-même :

– Pourquoi ? demande-t-il.

– Pour rien ; pour vous rendre compte que les costumes ont changé depuis les Borgia. Et, à part cela, si vous voulez être aimable pour moi, tâchez de l’être un peu davantage ce soir, pour mon amie Sylvère.

Lord a rougi.

– Je vois ce que c’est, Imogène. Vous voudriez que j’occupe cette jeune dame, pendant que vous flirtez avec son mari.

– Lord, vous êtes un cynique.

– Et pensez-vous que ça m’amuserait de...

– Lord, vous êtes un jaloux.

– Votre mari ne l’est pas assez. Je vais lui ouvrir les yeux, moi.

– Vous ne ferez pas ça. Il en parlerait à Mariolles ; ça casserait tout. Et puisque ça n’est que pour s’amuser, mon petit Lord, pour troubler un peu ce ménage. Je les aime bien ; mais ils ont l’air trop heureux, aussi, de leur bonheur. Et si vous ne dites rien, je serai bien gentille avec vous...

Elle prend son bras.

– ... comme lorsque vous étiez petit, et que, de la varangue, nous regardions le lac.

Lord revoit soudain les jours de son enfance, les jours heureux de Minneapolis, la villa de brique et de

pierre, à porche rond ; sa sœur, plus grande que lui, en robe courte encore et chaussettes cachou. Lord est ému, Imogène victorieuse.

– Quant au dîner, ne vous en mêlez pas, reprend-elle. Mariolles a promis de nous mener dans un endroit drôle, où il va des poètes, à la *Ca' d'oro*, je crois, ça s'appelle.

Le jeune homme songe que ce doit être un restaurant fastueux, où les mets sont remplacés par des danses et la musique. Il approuve avec la tête, en regardant sa grande sœur de ses yeux clairs et beaux qui ne laissent jamais rien lire.

– Si vous étiez gentille tout de suite, dit-il enfin, vous viendriez avec moi au Bain de Cuir.

– Au... ?

– Au Bain de Cuir ; c'est le bar de l'hôtel. Il est très convenable, à cette heure : il n'y a personne.

Le bar du Léviathan est dans le sous-sol. Il semble d'abord qu'on aille visiter les égouts ; et, quand on y est, c'est comme un paquebot énorme d'acajou et de cuir, qui se serait enlisé là solidement. Tout y est démesuré d'aspect, massif, confortable ; et les gens qu'on y voit boire ont l'air, en plus moderne, des compagnons d'Ulysse dans la caverne de Polyphème. Mais ce bon géant n'y est pas à cette heure-ci, ni lui ni

personne, ou presque. Derrière son comptoir, qui ressemble un peu à un monument mégalithique, le barman en smoking blanc somnole ; et, seul, à quelques kilomètres dans la direction du billard, un monsieur joue aux dominos avec une personne en robe princesse. De temps en temps, il jure ; et elle alors, en bombant sa gorge, fait éclater les facettes d'un rire aride et étincelant.

Lord les regarde avec indignation, comme s'ils lui volaient quelque chose ; mais bientôt ils disparaissent par une porte de fond dans les profondeurs de quelque autre caverne ; et ces vastes solitudes restent uniquement vouées à l'amitié fraternelle.

Imogène et le jeune homme sont assis dans une espèce de demi-lune, parmi les coussins d'un hémicycle de cuir capitonné. Un peu de jour, qui filtre sur leurs têtes par un soupirail de verre à bouteilles, se mélange tristement avec la lumière électrique.

– Qu'est-ce que vous buvez là, Lord ?

– Toujours le même, wiskey and soda.

– Ah ! cette chose qui vous met dans des transes. Je voudrais goûter.

– Oh ! vous n'avez jamais, même en Amérique ? Je vais demander un verre pour vous.

– Vous ne voulez pas que je boive au vôtre ?

Lord le lui tend : les doigts de sa sœur se posent sur les siens autour du cristal, de façon qu'elle porte à la fois vers ses lèvres le verre et la main du jeune homme.

– Vous tremblez, dit-elle. (Et elle boit.) Pouah ! que c'est mauvais. Faites-m'en boire encore, voulez-vous. Qu'y a-t-il ? Vous êtes tout pâle. C'est vrai que je vous trouve très changé par ce voyage, – tout à fait un homme, maintenant. Je ne pourrais plus vous prendre sur mes genoux, vraiment.

À ce moment, Lord, qui en effet est pâle, la regarde avec une telle intensité que ses yeux en prennent de la signification. Mais Imogène reprend avec simplicité :

– Je veux dire que vous devez être beaucoup trop lourd.

Et elle ajoute, d'un air de rêver :

– Aussi lourd, *I bet*, que M. de Mariolles... Mais ne me regardez pas comme si vous alliez me tuer, Lord.

Elle a mis sa main belle et grande devant sa bouche et ses yeux gris, comme la *Vergognosa* du Sodoma ; et on voit qu'elle tient son sérieux. Mais son rire enfin triomphe. Comme une source qui jaillit, volubile, multiple et riche, il éclate sous la voûte, monte, ruisselle.

– Qu'avez-vous, demande Lord d'une voix changée, d'une voix de garçon qui mue. Il se penche, et sa

bouche défiante semble menacer les lèvres entr'ouvertes d'Imogène.

– Laissez-moi, Lord. Vous voyez bien que c'est à Cristobal que je pensais.

Elle se reprend à rire en lançant à son frère des regards en dessous. Et tout à coup une voix amie se fait entendre derrière eux : c'est Mariolles.

– Quelle idée de s'enfouir en plein jour dans ce sarcophage. Bonjour, Lord. Va bien ?

– Bonjour.

– Merci. Moi qui vous cherche partout pour ce dîner de ce soir. C'est toujours convenu ?

– Certainement, répond M^{me} de San Buscar. Ça colle, comme vous dites.

– Mais je ne dis jamais de ces choses-là.

– C'est que vous n'avez pas bu de whiskey.

Là-dessus, ayant pris rendez-vous pour tout à l'heure, on se sépare. Imogène a des courses à faire. Mariolles va retenir leur table pour le dîner.

Ce n'est d'ailleurs pas loin du *Léviathan*, et, le soir, toute cette jeune bande s'y rend à pied.

– Car, dit M^{me} de San Buscar, quand on est pour vadrouiller, ça n'est pas pour faire de l'esbrouffe.

– Évidemment, répond Sylvère d'un air grave.

La *Ca' d'oro* tient le milieu entre le boarding house et la villa de cocotte. Il y a des enfants, un ping pong ; on y joue le poker ; et des messieurs mûrs, de temps en temps, y logent quelque jeune parente de la province que mille raisons de famille les empêchent de présenter à leur femme. Les patrons : une Italienne maigre, blonde, au bavardage avisé, qui sait le tarif de bien des choses ; et son mari, M. Joffre, autrefois, comme une poularde, venu du Mans, et qui cligne dans sa face aux mille rides des yeux rigoleurs, où l'on puise cette impression rassurante que M. Joffre, pour de l'argent, ferait jusqu'à des choses honnêtes. Il serre avec effusion les mains de Mariolles, un peu gêné.

– Merci, monsieur Joffre, très bien. Et ces messieurs de l'École française, toujours fidèles ?

– Ah ! Monsieur, nous ne recevons plus du tout d'hommes de lettres. C'est plutôt des dames, maintenant.

En effet, c'est plutôt des dames. Sur une trentaine de personnes, seuls cinq ou six mâles sont assis çà et là, piteusement. M. La Mortagne fait partie de cette élite. Muet et de profil, il se gave au sein versicolore d'une trolée féminine que préside, l'air impérieux et lointain, la célèbre M^{me} N... Arrivée naguère ou jadis du Chili avec un sac énorme, elle se maria et envoya son mari

surveiller ses mines ; inutile, certes, qu'il était à cette belle et singulière personne, aujourd'hui un peu molle, un peu mûre, mais toujours de grand air. Depuis longtemps, dans son milieu, on l'appelle Belle Amie.

À reconnaître M^{me} La Mortagne, San Buscar a, un instant, craint ou espéré voir aussi Floride. Mais elle n'y est point ; il entend qu'on parle d'elle, précisément, et qu'elle dîne à Montmartre avec un monsieur. La Chilienne fait la moue.

– Au moins, dit-elle, s'il avait quelque chose pour lui.

– De la galette il a, pour lui, riposte Palmyre ; et M. La Mortagne la regarde d'un air sévère, en passant sa main dans sa grande barbe, comme s'il y cherchait des pensées ou des miettes de pain.

Des tables plus petites se partagent le reste de l'assemblée. C'est jour anniversaire, paraît-il, pour l'une de ces dames. De quoi ? On ne sait pas bien, mais il règne à la *Ca' d'oro* un air de fête. Belle Amie offre à toute venante quelque peu d'une de ces tisanes sans danger dont l'ivresse se dissipe en quelques étternuements. Et on parle de bal. La petite Perdicion, chorégraphe espagnole, dont les cheveux couleur goudron ondulent sur un front bas, a promis un intermède, et fait venir pour lui servir de vis-à-vis un vieillard au teint de cuivre, et aussi un adolescent du

plus agréable aspect.

Après le dîner, qui ne présente comme incidents notables que le bris d'un saladier dont la sauce se répand sur plusieurs robes, et une violente altercation entre une dame âgée et un jeune homme qui dînent en tête-à-tête, on passe au salon, et, tout de suite, Perdicion prélude, avec le vieillard, à ses exercices.

Elle est comme frottée d'huile : autour de sa croupe et de son ventre, qu'elle bombe tour à tour ou ravale, l'appareil de ses membres se meut sans effort. On dirait quelque bête à fourrure qui s'étire, qui va bondir, élastique, impondérable. Et tout contre elle le vieux danse d'un air blasphématoire en agitant des castagnettes. Quelle sombre folie l'agite ; tandis qu'il bave de sa bouche sans dents, ses mains dressées et retentissantes semblent attester au plafond d'invisibles et cruels fétiches.

L'Espagnole est infatigable : c'est le jeune homme qui lui fait vis-à-vis à son tour. Il danse avec mollesse, non sans grâce ; des dames lui font cercle et semblent, par leurs regards couverts, se désigner des charmes ingénus dont elles s'irritent, mais s'avoueraient tentées peut-être, si Belle Amie n'était là pour les maintenir, de son œil gelé, dans la bonne voie. M^{me} de San Buscar se mêle au ring ; elle cause même avec ses voisines et semble chez elle. Mais Sylvère, assise à l'écart, se

sentirait moins à sa place, n'était un peu de vin de Bourgogne qu'elle a bu et qui la rassure. Elle regrette toutefois les poètes, Colchis surtout, dont son mari lui avait vanté les vers blancs, les yeux noirs et les cheveux bleus.

Maintenant c'est un quadrille. Des bras et des jambes jetés composent une agitation bien française.

– J'aime autant Bullier, dit Mariolles ; si on calterait ?

– C'est vrai, dit Imogène avec son accent américain, qu'ils commencent à nous courir ; n'est-ce pas, Sylvère ?

Sylvère fait un geste vague ; Cristobal ouvre des yeux grands comme des pommes d'escalier, et l'on sort au moment qu'un monsieur commence d'une voie basanée :

La virgen del Pilar dice (bis)

Que no quiere estar francesa...

Mais une fois dehors et quand ils ont hélé deux voitures :

– Où va-t-on ? s'informe quelqu'un.

Nul n'en sait rien. Mariolles lui-même est perplexe.

– Voilà. Il y a quelques années, on aurait été au Chat Noir, chez le Père Lunette, chez Bruant... Sous le second Empire...

– Mais nous sommes à aujourd'hui.

– Moi, je voudrais voir des voyous...

– Il y a la Chambre...

– Il y a les Carrières.

Et tous de crier, comme Platon :

– Aux Carrières ! Aux Carrières !

– C'est que je ne sais pas où c'est, avoue Mariolles.

L'un des cochers non plus. L'autre sourit :

– C'est loin, dit-il ; à dix kilomètres au moins, derrière Montmartre. Et puis il faudrait de la troupe.

Cette remarque refroidit tout le monde.

– Il y a le Maxim's, dit San Buscar.

– Comme tourne nouvelle, dit Imogène, ça y est. Il y a Voisin, aussi. Seulement ils n'ont pas fini de croûter, dans ces endroits.

– De... quoi ?... demande Cristobal, avec ces mêmes yeux ronds.

– De briffer, si vous aimez mieux. Comprenez donc

rien, aujourd'hui ?

Par lassitude on tombe d'accord d'aller au Quartier Latin. Le hasard, peut-être, assemble dans le fiacre de queue San Buscar, Lord et Sylvère, déjà tristes tous trois, ah ! si tristes, de leur petite fête. Sylvère lutte encore contre sa jalousie, mais d'un cœur moins vaillant. Elle songe à l'autre fiacre, à ce qu'on y peut faire : des images dégoûtantes et précises lui naissent ; un genou découvert, une main qui rampe...

Mais on s'arrête devant une taverne éclatante. On descend de fiacre ; des camelots crient, une fille en rouge tire la langue à Lord ; et l'on sombre dans un sous-sol, parmi le cri et la fumée d'une jeunesse mal vêtue : pharmaciens de l'avenir, Panamistes futurs, nègres ; et leurs compagnes, d'une allure giratoire, promènent alentour des toilettes, des joues aux couleurs vives.

– C'est le printemps de la nation, explique Mariolles.

Près du billard un jeune homme est étendu dans la sciure de bois qui saupoudre le carreau. Il vient de passer d'une attaque d'alcoolisme à une espèce de catalepsie ; et un de ses camarades, pour le faire revenir, lui frappe la figure d'une serviette mouillée, en bégayant de fortes injures, tandis qu'un troisième, tout jeune, est assis, le menton dans sa main, et déclare de

temps en temps d'une voix défiante :

– Moi, j'abhorre le sophisme.

Comme ce sont là toutes les joies du cru, la petite bande s'en va, après avoir bu du grog américain qui se trouve excellent. Dehors, on retombe aux hésitations. On irait bien au bal Bullier ; mais justement ce n'est pas le jour ; en sorte que, suivis des fiacres, il descendent tristement le Boul'Mich' des légendes. Seul, Lord ayant atteint sans doute les bornes de sa mélancolie, saute à la joie, et déclare, sans bien dire de quoi il s'agit, que c'est la chose la plus « funny » qu'il ait jamais vue.

– On est tout près de la rue de la Harpe, dit Mariolles. Il y avait là autrefois un certain père Chocolat. Malheureusement...

– La jambe, s'écrie M^{me} de San Buscar.

Ni le Vachette austère, ni le Soufflet nombreux en Polytechniciens ne les attirent. Quelqu'un parle d'aller à Montmartre. Quelle révélation ! « Cocher, à Montmartre ! »

Et les fiacres repartirent.

Longtemps ils roulèrent. Tour à tour on les vit s'arrêter à la porte de quelques cabarets à musique, où d'ailleurs les chants avaient cessé. Puis ce fut le Capitole, citadelle bien gardée – le Néant, où l'on est servi sur des espèces de cercueils poussiéreux, – le

Hanneton, où des dames, deux par deux, étaient assises. Et partout il fallait boire, ou le feindre tout au moins.

– Il y avait bien le Scarabée, qui était une boîte singulière, dit Mariolles, mais on l’a fermé.

– Et vous, dit Imogène.

– Il y avait le Clou, aussi, qui était très bien, avec des Steinlen ; et un pianiste dans la cave...

– Mais, Tony, c’est un voyage rétrospectif.

– Alors, Mariolles, demande M^{me} de San Buscar, c’est tout ça que vous savez faire, et puis boire. Votre tournée des Grands-Ducs, après tout, c’est une tournée sur le zinc.

– Qu’est-ce que vous voulez ! Paris devient triste. On ne peut pourtant pas louer les égouts pour s’y promener aux flambeaux – ou bien souper avec M^{lle} Casque d’Or au Porc frais. C’est trop cher.

– Où est-ce, le Porc frais ?

– ... N’existe plus.

– Je vous répondrais bien quelque chose, si j’osais.

Et, l’injure à la bouche, Imogène regarda Mariolles avec tendresse, sous le jaune bec de gaz. Sylvère frappa le trottoir du pied.

– Allons aux Halles, dit San Buscar, qui pensait à

Floride.

Les fiacres repartirent, cahotèrent longtemps sur un pavé inégal et sonore, s'arrêtèrent. Puis on descendit au fond d'un humide caveau, où des gens chantaient d'un air de misère, en buvant du vin blanc. Puis on entra chez un bistro qui servait du café au lait à des hommes en blouse. Lord, avec sa canne, y cassa un lustre à pétrole qu'on lui fit payer vingt-deux francs. Puis on erra parmi les Halles, à travers l'atmosphère tumultueuse, bariolée d'odeurs. Cela sentit tour à tour le poisson, les fruits ou ces légumes frais et nus qui sortent de terre : ils firent rêver Sylvère à sa province.

Au petit jour on échoua chez Baratte, dans la grande salle. Deux violons y chevrotaient leur filet d'âme ; un monsieur ivre injurait à voix basse une femme qui pleurait dans son verre, sans rien dire ; et tout le monde semblait las et verdissant. Sylvère avait envie de pleurer, mal à l'estomac. Imogène but encore du champagne. Son chapeau était un peu en arrière ; ses cheveux fort défaits ; le cerne de ses yeux comme du kohl : avec cela elle restait, sous la cruelle lumière du matin, d'une beauté sans reproche.

On sortit enfin. Il y avait du soleil déjà en haut des toits ; et, sur le sol, de grands tas verts, rouges, qui était des choux ou des carottes. Et les fiacres repartirent.

Or il arriva que, le second ayant pris la tête,

Imogène et Mariolles apparurent un instant, les bouches fort profondément unies. Ce ne fut qu'un éclair, et San Buscar n'en distingua rien. Mais Lord les vit ; il vit aussi Sylvère devenir toute blanche, et lui pressant la main :

– Quels mufles, dit-il simplement.

Tous trois se turent, écoutant leur souci. Cependant le fiacre tressautait sur les pavés durs. On aperçut ensuite les quais pleins de soleil, la verte Seine.

VI

Correspondances

N. à Madame la baronne de Mariolles.

« MADAME LA BARONNE,

« Je vous prie de ne pas mettre ma missive sur le compte qu'on vous en veut, mais plutôt sur celui de l'estime et l'amitié. Mais ça m'ennuie de voir un personne comme vous, si bonne, qu'en s'en moque et n'y voit rien. Pour en finir, votre mari vous trompe avec votre amie, cette M^{me} Sanbouscar qui est venue à Paris avec vous : vous voyez que je sais tout ce qui vous touche. Ce ne sera pas longtemps monsieur votre mari, pour le dire en badinant, s'il continue à se promener avec elle, comme hier, dans le jardin du musée de Cluny (boulevard Saint-Michel), et s'embrasser tout le temps.

« Excusez-moi de ne pas signer. Moi, je m'appelle Montre-Tout.

« N... »



Sylvère à Madame de Ribes.

« Je suis malheureuse, bien malheureuse, si vous saviez, chère mère ; et je ne peux même pas le lui laisser voir. C'est de Tony qu'il est question, bien sûr ; et pourquoi m'avez-vous laissée l'aimer, puisque je devais si vite sentir qu'il ne m'aimait plus ?

« Vous rappelez-vous ce temps où je voulais me faire religieuse ? Tout le monde traita si bien cela d'enfantillage que je cessai bientôt d'y songer moi-même. Et aujourd'hui il me semble qu'il n'y avait que trop de sagesse dans cette folie, que l'ombre des cloîtres est le seul abri où ne se froisse pas le pauvre rêve des femmes. Vous rappelez-vous encore qu'étant fiancée je profitai de notre voyage à Bordeaux pour aller voir dans son couvent cette charmante Isabelle Melly, dont c'est la vocation, je pense, qui avait été pour moi, deux ans avant, le chant de la sirène ? Vous ne m'aviez pas accompagnée dans cette visite ; elle fut touchante, quoique je n'en aie pas compris alors le sens complet. Car j'étais toute à mes brillantes joies, à ma soif d'un bonheur inépuisable et prochain. Ah ! pauvre bonheur !

Et si j'avais su, comme j'aurais envié ce calme que je prenais, chez Isabelle, pour de la froideur, la sérénité de son visage, ses regards limpides et contenus, et toute son existence mesurée, muette, pareille à la marche des aiguilles sur le cadran. Autour d'elle, des meubles nets, peu nombreux, semblaient harmonieux avec sa vie. Puis on me fit visiter le jardin, un jardin pour rire, entre des murailles noires, avec quelques arbres tout en tronc qui s'étirent dans du gravier, et un petit autel de la Vierge, en rocaille, avec des fleurs en papier et aussi de vraies fleurs.

« Isabelle toucha ces dernières de sa main pâle, et avec cette ironie un peu lointaine que vous aimez chez les gens d'église, me dit : « Voilà comme vous êtes. Et moi, comme ces roses de papier ». Hélas ! ce sont celles qui ne se fanent pas.

« Mais, maman, je suis folle de vous conter ces riens, que vous savez aussi bien que moi, au lieu d'en venir à l'essentiel. C'est que j'ai honte, voyez-vous, de mon malheur. Il faut vous le dire pourtant.

« Vous connaissez, jusque dans les détails, mon séjour à Biarritz, la connaissance que j'y fis des San Buscar, et notre voyage à Paris. Il m'a semblé même, à je ne sais quoi dans le ton de vos lettres, que vous n'approuviez pas entièrement cette liaison ; mais, plutôt, je pense, ma chère mère, par une méfiance

générale des étrangers que pour d'autres motifs. Car d'un côté, au moins, il n'y a rien à dire : M. et M^{me} de San Buscar sont vraiment fort au-dessus du rastaquouèrisme (j'espère que ce mot ne vous choque pas. Si vous saviez tous ceux que j'entends). Pour le peu de visites que je sais qu'ils ont faites à Paris, elles m'ont paru très bien placées. Votre vieil ami, le duc de Quintin, que je fus voir dès mon arrivée, et plusieurs fois depuis sur son désir, les connaît et les apprécie : « C'est vrai, me disait-il l'autre jour, qu'ils ne valent ni l'un ni l'autre ce pauvre colonel (le premier mari d'Imogène) ; mais, somme toute, ils sont aussi bien nés que... père et mère. »

« Aussi, n'est-ce point par là que j'ai à me plaindre d'eux, et plût au ciel. Mais, vous avez déjà deviné, mère chérie, que c'est de M^{me} de San Buscar et de Tony que vient ma peine. Oui, j'en suis sûre, ils me trompent ; mon mari me trompe... Ah ! si je le croyais ! Quoi, au bout de quelques mois à peine, sans que je lui aie causé encore un seul déplaisir ; et les hommes sont-ils si lâches ?

« Je ne me fonde pas au moins sur cette lettre anonyme que j'ai reçue hier, et que voici (sans doute, les valets de pied en écrivent-ils de telles) ; mais j'ai vu, hélas ! de mes propres yeux. C'était au retour d'une assez triste promenade de nuit à travers les plus

mauvais lieux de Paris, ce qu'on appelle : la tournée des Grands-Ducs ; Imogène et Tony étaient devant, dans un fiacre ; nous, je ne sais pourquoi, dans un autre (vous faites les gros yeux). À un moment notre voiture a pris la tête, et en passant j'ai vu qu'ils s'embrassaient ; mais avec quelle joie sur leur visage, et en vérité tout emmêlés l'un à l'autre.

« Je suis sûre qu'ils se sont revus depuis, car Tony s'est absenté plusieurs fois, et je n'ose rien lui dire. Alors, dès que je suis seule, je pleure ; et puis je me baigne les yeux pour qu'il ne s'en aperçoive pas à son retour : il me semble qu'il serait trop fier au fond de son cœur (ce cœur des hommes, pétri dans la vanité) de me rendre si malheureuse. Et pourtant il y a des moments où je voudrais mourir, si ce n'était à cause de vous tous. Quelquefois même je pense au divorce. Mais, rassurez-vous ; je sais trop ce que je me dois pour en venir là. Et puis, pourquoi mentir avec vous ? Saurais-je seulement vivre si je ne devais plus le voir, et qu'il ne fût plus là, près de moi, à me faire souffrir, comme il est juste, puisque je l'aime. Mais je voudrais moins souffrir, chère mère, et je n'espère plus, ici-bas, qu'en vos conseils, etc.

« *Signé :*

« SYLVÈRE DE MARIOLLES-SAINTE-MARY. »



Floride d'Erèse à N...

(Carte pneumatique.)

« Tu ne viens plus me voir. Qu'y a-t-il de cassé ? Est-ce par jalousie, comme prétend cette La Mortagne, et pour le gros brun, encore : c'est bien ridicule. Tu sais qu'il n'y a entre lui et moi que des rapports d'affaires. Il m'achète de ce que je vends, voilà tout. Et toi, tu as de beaux yeux, mon chéri, et la bouche rouge ; mais je ne puis pas vivre uniquement de cela : les œillets, vois-tu, ça ne se mange point, ou si peu. Il y en a pourtant dont j'ai faim encore. Ah ! jalouse, jalouse ; viendras-tu demain, vers cinq heures, à la maison pardonner à ta

« FLORIDE. »



*Madame Noël de Ribes à la baronne
de Mariolles.*

« Ma chère enfant,
« Ta lettre m'a plus affligée que surprise, comme

font les malheurs au déclin de la vie. Mais quel conseil te donnerai-je que de chercher la consolation auprès de Celui qui est seul à connaître le pli secret de nos cœurs ? J'ai peur aussi de ne pas apporter à ces choses des façons de voir assez pareilles aux tiennes. Malgré qu'il y ait toujours entre femmes, et même de mère à fille, je ne sais quelle complicité de sentiments, il me semble que beaucoup de choses ont changé depuis ma jeunesse, que les deux sexes sont maintenant presque de plein-pied, en sorte qu'il y a aujourd'hui deux maris, pour ainsi dire, par ménage, et que la responsabilité des hommes a diminué avec leur pouvoir. Mais on ne leur en veut pas tenir compte, au contraire ; et toi-même, que je n'aurais songé guère à accuser d'esprit moderne, je te vois plus irritée contre ton mari qu'envers cette M^{me} de San Buscar, pour qui il perce même à travers ta lettre une bizarre sympathie. Et je sens bien que jadis, c'est le mari qu'on aurait pardonné le plus facilement.

« Par contre, ma chère enfant, et quoique ce ne soit pas à moi de te reprocher une innocence aussi repliée, comment se peut-il que tu aies vécu, jusqu'à ton propre mariage, sans t'apercevoir que les épouses sont partout et toujours trompées ? As-tu donc oublié cette pauvre M^{me} S... que son mari, malgré qu'elle pensât parfaitement, a fini, à force de hontes, par acculer au divorce dont il avait besoin pour épouser sa maîtresse, – et les yeux rouges de ma pauvre Aurélie, quand elle se

réfugiait à Ribes, lasse d'être moquée par ton oncle avec des servantes, sous son propre toit, – ou encore cette malheureuse femme de notre régent, que son mari bat si fort quand il revient de courir la gueuse, qu'on dirait qu'il lui veut faire expier ses propres fautes ?

« Au reste, quand je dis que les femmes sont trompées, ce n'est pas, pour la plupart, qu'elles l'ignorent, et ce n'est pas non plus qu'elles pardonnent par un effort du cœur. Mais la vie, peu à peu, les a mises dans cet heureux état d'indifférence où l'on prend les choses comme elles viennent, et surtout comme elles ne viennent pas. Et ne crois pas non plus à Francillon appliquant le « dent pour dent », ou à je ne sais quelle honteuse vengeance. Car, de l'homme à nous, la balance n'est pas égale, et en fait de trahison conjugale, si elle est mutuelle, c'est la femme qui a tout le tort. Mais veux-tu que je te dise le grand secret du mariage ? C'est que la tendresse des époux n'y est qu'un moyen passager, quelque chose comme le luxe et les fleurs du vestibule chez les gens qui reçoivent ; et, pour les femmes, au moins, le seul bonheur solide, tout ce qui rend la vie de ménage douce et sacrée, ce n'est pas le mari, c'est l'enfant. Que n'en es-tu là, ma pauvre Sylvère, déjà ; quelle pitié, que ton mari t'ait laissé ouvrir trop tôt les yeux. Aussi bien, je crois, en effet, que tu l'aimes, beaucoup plus qu'il ne le mérite sans doute. Et qui donc vaut d'être aimé ? Le plus humble

amour que nous inspirons est comme la grâce, bien au-dessus de nos mérites.

« Sais-tu ce que tu devrais faire, pour mettre un peu d'ordre et de calme dans tes pensées : passer quelques jours à Versailles, chez les dames de Retraite. Tu n'ignores pas que c'est une maison qu'on a jointe depuis peu à ton ancien couvent, et où celles de ces dames qu'a fatiguées l'âge, ainsi qu'une longue pratique de l'enseignement, trouvent un emploi plus doux de leurs forces à recevoir et consoler quelques personnes de bonne société qui se jugent malheureuses, et parmi lesquelles leurs anciennes élèves, comme toi, sont particulièrement choyées. Tu y retrouverais cette Mère Marie des Prodiges que tu aimais tant, et à qui j'écris aujourd'hui même à ton sujet. Écris-lui de ton côté si tu te décides dans mon sens ; ta lettre la trouvera avertie et tu pourras te rendre à Versailles tout de suite. Ces dames habitent l'ancien hôtel d'Aigrefeuille, qu'elles ont acheté. J'y fus, étant bien jeune encore, et n'en ai jamais oublié les hauts lambris ni le paisible parc. Huit jours passés dans cette ombre et sous ces muets ombrages te permettraient de démêler mieux, dans ton cœur, ce qu'il y a de durable ou de passager au fond de tes peines. Peut-être tes soupçons t'y apparaîtront-ils de moindre poids, à les examiner avec plus de soin. Peut-être aussi l'absence te rendra-t-elle plus précieuse à un mari auquel tu as sans doute trop

laissé voir que tu étais sa chose.

« Adieu, ma chère fille, etc.

« *Signé :*

« EMMELINE NOËL. »

□

Antoine de Mariolles-Sainte-Mary

à Imogène de San Buscar.

« Il faut bien que je vous écrive, Madame. La façon dont vous me faites fermer votre porte, depuis trois jours, me servira sans doute d'excuse à ne pas suivre, pour une fois, les règles de la prudence, et de prendre occasion à vous parler un peu plus fortement que je n'ai fait jusqu'ici.

« N'est-ce pas étrange qu'on puisse pousser si loin et si longtemps un inutile marivaudage ; être l'un et l'autre au point de la plus entière confiance ; ne presque rien se cacher du plus grossier même de nos désirs ou de nous-mêmes ; que vous m'ayez, avec votre air de cynique innocence, livré pour ainsi dire toutes les figures de votre pensée comme toutes les faces de votre

corps ; et que vous n'avez pas voulu entendre encore que je vous aime.

« Quelle femme êtes-vous donc ? Je sais de vous tout ce qu'en pourrait savoir une masseuse, la forme de votre gorge, de votre nuque, de vos jambes ; outre que ce peu d'étoffes, dont vous êtes à l'ordinaire trahie plutôt que dérobée, m'a laissé distinguer vingt fois les plus secrets mouvements et comme les ressorts de vos membres, assuré que j'étais par votre singulier sourire de ne vous déplaire pas en me composant de vous, devant vous-même, une image toute nue. Mais, en cas que je n'en eusse pas à moi seul assez surpris ou deviné, n'avez-vous pas pris le soin de m'instruire, quant au reste, avec une sorte de trivialité, comme de ce signe à votre hanche gauche, ou de votre dernier vaccin sur le même côté. Je sais que vous dormez en chien de fusil, que vous prenez votre tub en vous accroupissant, que monter à cheval vous est voluptueux. En vérité, je sais tout de votre corps, excepté comme il se donne.

« Mais vous ne m'avez pas moins laissé voir de l'âme qui est en vous ; et, mieux qu'au hammam encore, je saurais comment vous traiter au confessionnal. Car il n'est pas jusqu'à vos réticences, vos airs d'être loin, ou cette façon de me parler de votre frère quand je vous entretiens avec trop de chaleur de moi, qui ne vous aient découverte jusque dans les

derniers détours.

« Pourquoi feindre alors que je ne vous sois plus tout à coup qu'un étranger ? Eh ! sans doute, je n'ignore pas mon indignité à remplir ce difficile rôle d'amant, le peu d'avantages que j'y présente, ni combien je perds à être mis en balance de votre mari seulement. Mais quoi, il semble que d'aimer nous donne quelque droit d'être aimé ; si vous ne savez aller jusque-là, peut-être me devez-vous tout de même de me prendre plus au sérieux, et, après m'avoir mené fort résolument au point où j'en suis, de ne m'y pas laisser sans bonnes raisons. Je ne veux pas être la lampe qu'on laisse, après l'avoir allumée, charbonner dans la solitude : il faut me « garnir » ou m'éteindre, et ne pas se divertir non plus à lever sans cesse ou baisser ma flamme.

« C'est à ces jeux cruels que je vous connais ce que vous êtes, idole inutile à ses dévots, coquette aux sens irrésolus qui se refuse, par je ne sais quelle répugnance, quelle crainte, quelle cruauté, à payer de sa personne. C'est alors que je goûte l'âcre joie de vous mépriser. Il est vrai que vous n'êtes pas longtemps à le sentir, ni que la proie vous échappe ; et c'est alors aussi que vous souriez de cet irrésistible sourire où je crois sottement démêler Dieu sait quelles promesses de bonheur, l'amour, la luxure, et jusqu'à l'avant-goût de cet anéantissement sans pareil où elle s'achève. Que je m'y

voudrais abîmer avec vous, loin d'ici, au hasard de quelque nocturne ville du Sud, quand les étoiles semblent perler sur le front de la nuit, et que des gens chantent d'une voix décroissante le long des rues. Ou encore, ici même, au cœur de la cité grondante, par un après-midi d'hiver, qu'on a croisé les rideaux devant les fenêtres closes, et que le feu mire sur les murailles son visage changeant.

« Mais, n'est-ce point fou de songer au décor de votre amour quand lui-même m'échappe ? Au moins ai-je le droit que vous me répondiez clair, cette fois. J'ai risqué pour vous, à ce jeu, mon bonheur nouveau-né, et peut-être un autre que le mien ; je vous demande donc d'être enfin... etc. »

(On n'a retrouvé de cette lettre que le brouillon, et couvert de ratures ; ce qui fait soupçonner les apostrophes de Mariolles d'avoir été quelque peu de seconde main. Peut-être n'eut-il pas besoin de les mettre au net et qu'Imogène se rendit sans en avoir essuyé le feu.)

□

La comtesse de San Buscar à M. Harryfellow.

(Traduite de l'anglais.)

« Lord, je suis furieuse contre vous, littéralement. Que signifie cette absence imprévue ? Est-ce que vous avez découvert quelque nouvelle caillette de l'Atropatène, toute blanche de graisse sous la plume ? Est-ce que vous dormez sous une table ? Pourquoi m'abandonnez-vous ; et ne comprenez-vous point que si vous me laissez comme cela, en proie à mes folies, ce sera à vous la faute de mes fautes ?

« Tout cela parce que vous êtes jaloux. Ne dites pas non. Vous le fûtes toujours, et tout petit garçon, déjà ; comme ce soir où vous étiez venu cacher votre tête dans mes genoux, et tremper de larmes ma robe de bal. Ma première robe de bal, Lord : je ne sais pas ce que je vous aurais fait.

« Aujourd'hui, vous ne pleurez plus ; vous vous terrez. Pourquoi ? Ai-je rien fait qui vous soit nouveau ? Faut-il que je ne me laisse plus admirer ; ou me trouvez-vous si laide qu'il ne me soit plus permis de paraître belle à personne ? Et qui jamais s'avisa de se fâcher pour un flirt ? Est-ce que je me fâche, moi, de toutes vos bouteilles de wiskey : ou de cette M^{me}

d'Erèse que mon mari est en train de vous souffler !

« Mais prenez garde, Lord : si vous n'êtes pas là pour me défendre, je finirai par ne plus savoir, toute seule. Et vous ne vous serez pas si longtemps débattu contre des serpents imaginaires que je ne finisse par vous faire avaler, quelque jour, une couleuvre pour tout de bon, comme on fit à ce Laocoon, qui en mourut.

« Ainsi, mon frère chéri, revenez. Je me sens perdue au milieu de tous ces gens quand vous n'êtes plus là. Il me faut votre visage blanc près de moi, et prendre votre bras, et vous raconter de ces belles histoires que vous écoutez avec les yeux.

« Yours,

« IMOGENE. »

□

Floride d'Erèse à Cristobal de San Buscar.

« J'ai envie de vous appeler : Gros-Ami, comme ce personnage de la *Double Maîtresse*. Vous en fâchez-vous ? Gros Ami, donc. Je ne sais pourquoi je pense à vous tout le long d'aujourd'hui. Ce n'est pas que j'ai besoin d'argent. Ce n'est pas non plus que je vous aime

plus que d'habitude ; et, d'ailleurs, ce dont je brûle à votre égard, c'est un sentiment paisible, bon feu de bûches : non point de ces éclatantes flammes qui aveuglent le cœur. Vous savez ce que dit Nietzsche, qu'il n'y a presque aucun homme dont une femme d'esprit voudrait avoir un fils. Jamais, chez moi non plus, les désirs que vous causez ne vont jusqu'à celui de l'enfantement. Est-il vrai au moins (vous le dites), que vous ressentiez pour moi des mouvements plus profonds ; que ma seule vue vous jette dans un désordre passionné ? Ou bien (excusez-moi) tout cela est-il seulement, comme dirait Herbert Spencer, le passage de l'Imogène à l'hétérogène ?

« Mais je m'é gare, et j'oublie le principal : c'est mes jarretelles. Vous vous rappelez qu'elles devaient être en vermeil. Or il paraît qu'on ne peut pas le filer assez fin pour en faire des rubans qui ne pèseraient pas ; bien entendu, elles doivent s'attacher à un tour de taille assorti, et non pas à mes ceintures, qu'elles déchireraient. Il faudra donc que le tout soit en ruban d'or et, naturellement, moins bon marché ; sans compter les pierres, dont on pourra mettre un peu plus, à cause de la diminution du poids. Alors je vous prie de passer chez celui qui doit les faire, pour vous arranger avec lui. Surtout, ne marchandez pas : c'est un garçon de bonne famille, qui s'occupe de bijoux par amour de l'art. Il est Italien, et se nomme Gustave Portugalof. Si

vous l'entendiez parler de leur palais ancestral à Venise, où sa mère, après une longue maladie, s'est éteinte toute blanche, parmi les cierges et les Franciscains, en égrenant des chapelets de pierres précieuses. Son magasin est rue Royale, entre le Maxim's et Jansen. Je ne me rappelle pas le numéro.

« Je compte sur vous demain, mon bon Cristobal, et que vous aurez fait ma commission.

« À vous,

« FLORIDE. »

« P.-S. – Si ma lettre est un peu érudite au début pour vous et pour moi, prenez-vous-en à mon professeur d'étranger qui m'a soufflé les citations. C'est un linguiste de première force, qui est en train de traduire un nommé Omar Queyam, que les Anglais ont, paraît-il, tout à fait défiguré, avec leur cruauté ordinaire.

« F... »

(Floride cacheta la lettre, et tournant sa tête sur son épaule vers le professeur qui la regardait écrire :

– Ô linguiste, dit-elle, ta bouche.)

VII

Paris-Versailles

M^{me} de Mariolles n'avait pas fait à sa mère une bien entière confession de ses chagrins. Le désir de savoir jusqu'où ils étaient fondés, et si, comme elle ne le voulait plus mettre en doute, son mari la sacrifiait à cette exotique Imogène – l'inexpérience aussi de comparer son malheur à aucun qui lui fût bien connu en dehors des livres, – tout cela fit tomber Sylvère dans le romanesque. Elle rêva d'abord d'intéresser la rue de Jérusalem à ses ennuis ; mais s'étant rappelé, d'après des lectures, qu'il y a à Paris des polices particulières, elle se détermina de préférence pour l'une d'elles. Et comment elle s'en procura l'adresse, on l'imaginerait mal s'il n'était légitime d'en faire honneur à l'ingéniosité bien connue des amoureuses.

Un beau matin donc, ayant prétexté auprès de Mariolles qu'elle allait à la messe (et ce fut là son premier mensonge d'épouse), Sylvère prit un fiacre à la porte de l'hôtel et donna l'adresse : 61 *bis*, place des Victoires.

On était en fin septembre. Le tendre souffle de l'arrière-saison circulait par les portières ouvertes, autour de ses joues. Le long des Champs-Élysées il faisait frissonner faiblement la dernière feuille des arbres. Quelques victorias passèrent à grande allure, comme si elles se fussent hâtées vers les derniers beaux jours ; et, partout répandu, c'était l'automne mélancolique, voluptueux. Mais Sylvère ne savait plus goûter la douceur des choses : de toutes ses petites dents, elle semblait mâcher sa grande douleur.

Sylvère souffrait de cette variété visuelle de la jalousie qui est peut-être la moins ordinaire à son sexe. Les malades qui en sont atteints s'occupent singulièrement à faire de leur cœur une façon de cinématographe, où viennent se peindre à l'envi mille images de leur perfide, les plus cruelles, les moins décentes. Les beaux yeux de Sylvère se posaient en vain sur les objets autour d'elle, les équipages, la ramure noire des marronniers, ou la brillante gerbe de l'arroseur. Ce qu'elle voyait à travers tout cela, n'était-ce pas toujours un même spectacle, son mari tout près, oh ! si près, d'une autre femme ; et sans cesse cette âme délicate se souillait des plus basses visions. Parfois c'était comme si sa plus secrète sensibilité se fût transposée en une autre chair, et qu'elle-même y goûtât, en dehors d'elle-même, une joie aiguë qui était son bien propre, des caresses dont elle savait d'avance la

douceur...

Sa voiture s'arrêta. Machinalement Sylvère vérifia le numéro de la maison, monta deux étages, se heurta à une grosse femme qui laissait voir à demi une face convulsive sous le mouchoir qu'elle appuyait à ses yeux, et qui gémit sourdement.

Puis Sylvère poussa une porte et se trouva dans une grande salle de l'aspect le plus administratif, où une douzaine de jolies filles et de vieux employés se tenaient silencieusement courbés sur des bureaux de pitchpin et des machines à écrire.

– Monsieur Simpson-Schuhmacher, demanda-t-elle.

L'un des vieillards, sans mot dire, lui indiqua du doigt une porte où *Cabinet du directeur* était écrit. De l'autre côté c'était une petite antichambre, et une seconde porte à travers laquelle Sylvère distingua des voix. Elle s'assit, et toussa pour indiquer sa présence. Mais les gens qui parlaient ne parurent pas y prendre garde.

– Je m'en f..., qu'elle soit jolie, clama l'un d'eux, d'un gosier gras. L'essentiel est qu'elle le trompe, et que nous le sachions : avec vous, ou avec un autre, ça n'y fait rien, pourvu qu'elle marche.

– Mais, demanda une voix mélodieuse, pourquoi tenez-vous tant à ce que M. Anderego soit cocu ?

Sylvère eut envie de faire entendre encore qu'elle était là : un peu de curiosité, ou de pudeur, la retint ; et elle n'était pas fâchée non plus d'apprendre à connaître ses gens.

– Vous ne comprenez donc pas, jeune idiot, reprit la grosse voix, que si la première M^{me} Andermachin pouvait faire pincer la seconde, elle nous payerait à part cette satisfaction morale.

– C'est que vous ne m'avez presque rien dit ; seulement de faire connaissance avec les Anderego : c'est fait.

– En deux mots, c'est très simple. Le monsieur est un ancien mulâtre de la Jamaïque, qui faisait des poids, dans les music-halls. Il y fit aussi connaissance d'une femme-poisson de tout premier ordre qu'il épousa, et qui était capable de rester plus de deux minutes dans de la flotte sans se noyer. Ça permettait à notre homme de ne pas en fiche un clou, lui qui est né un peu fatigué, justement.

– Une écaille dans la main, qu'il avait.

– Je vous conseille de crâner. Bref, de local en bocal, ils échouèrent en Australie. Là, ça marcha moins bien. Pour tout ce qui est beaux-arts, paraît que les Australiens ont les pieds froids, et puis l'eau douce y est rare : il y a des quartiers où on l'expédie dans des

boîtes en fer-blanc. Vous pensez aux frais généraux que ça leur faisait. Après ça ils voulurent faire de l'élevage, des vaches, des moutons, vous savez. Mais on leur chapardait tout ; et puis la poisson était malade de ne plus jamais faire trempette : ça l'oppressait, cette femme, de souffler au sec, tout le temps. Alors ils allaient lâcher leur gourbi, quand, un beau jour, voilà que l'Anderego trouve un placer chez lui ; mais invraisemblable, mon cher, quelque chose comme du Crawford authentique, deux cents, trois cents millions par terre, là, devant lui.

– Maman !

Sylvère, de l'autre côté, ne disait rien ; mais elle s'intéressait aussi à l'histoire : ça lui rappelait « le notaire et la tonne de poudre d'or ».

– À la suite de quoi vous parlez qu'ils ont radimé tout de suite à Paris, et que ça a bardé. Lui fit la connaissance de deux ou trois princes brésiliens, qui le présentèrent à leur tailleur, et à leur cercle. La dame, elle, s'établît dans une piscine en mosaïque bleue, où elle recevait. Elle y tomba même malade, et fut soignée avec le pire dévouement par une jeune et infortunée divorcée à qui elle avait eu occasion de rendre des services, ce qu'on appelle des menus services, vous savez.

– Oui, de la galette, enfin.

– Tout juste. Le malheur est que les vertus de la même touchèrent aussi Anderego, au passage. Il les vérifia de plus près, et les trouva si fermes que cela lui donna des scrupules sur son propre mariage, qui n'était pas très légal, et pas du tout religieux. Vous voyez le dénouement. Mais M^{me} Anderego n° 1 est restée riche. Elle aime toujours son mari, elle est furieuse, et elle nous paye pour pincer la divorcée. Le pire est qu'il faut se presser, parce qu'elle s'est adressée aussi à une autre maison. Ainsi, jeune homme, au trimard ; couchez avec la dame, et songez que nous luttons pour la morale.

– Oui, c'est une belle œuvre ; mais voilà, il y a des frais, et je suis fauché, mon prince.

– Toujours, alors. Je parie que c'est encore votre sacré poker.

Les voix se perdirent au fond de l'appartement ; on n'entendit plus qu'un tiroir ouvert et les grognements de M. Simpson-Schuhmacher, qui formula enfin cette réflexion menaçante :

– Si j'étais M^{me} votre mère...

Sylvère s'avisa à ce moment qu'elle était indiscreète. Elle rouvrit doucement la porte extérieure, et la referma avec bruit.

– Qui est là ? cria-t-on.

– Je voudrais parler à M. Simpson-Schuhmacher.

– Eh bien, entrez.

La jeune femme se trouva dans un grand bureau d'acajou et de cuir-vert le plus respectable du monde. Et cherchant à penser des choses familières pour assurer sa contenance, elle se disait :

– Voilà bien ce qu'il aurait fallu à papa pour travailler. Il serait devenu conseiller général.

– Qu'y a-t-il pour votre service, Madame ?

Sylvère aperçut une face truculente, du ventre, deux gros bras qui lui poussaient un fauteuil, et, quelque peu en arrière, un tout jeune homme qui inclinait vers elle un visage rougissant, de la plus rare beauté.

– Je voudrais, répondit-elle, vous entretenir, Monsieur, sur... (elle hésita) sur une affaire délicate.

– La plupart de celles dont je m'occupe le sont, répondit l'homme avec un sourire bas.

Et, se tournant vers l'adolescent :

– Vous, l'Ange Gardien, ajouta-t-il, on ne voudrait pas abuser davantage de vos précieux instants.

« L'Ange Gardien » rougit de nouveau, et, levant derrière ses longs cils vers Sylvère des yeux transparents où il y avait de la honte, de l'espièglerie, et comme un peu de regret, il parut prêt à quitter la chambre.

À quel instinct obéit la jeune femme ?

– C’est que, Monsieur, dit-elle, n’est pas de trop, si j’en juge, au moins, d’après les quelques mots que j’ai surpris tout à l’heure de votre conversation.

Cela ne s’accordait guère avec le subterfuge de la porte battue ; et l’on voit ainsi que Sylvère n’en était plus à compter ses mensonges. Cependant elle s’était assise ; et puis, prenant son pauvre cœur à deux mains, on eût dit qu’elle en exprimait le suc devant ces deux confidents bizarres. On a bien vu des mondaines poser nues chez leur photographe ; mais quelle figure aurait faite Mariolles d’entendre sa femme se confesser en pareil lieu ?

– Je ne voudrais pas un trop gros scandale, conclut-elle : leur faire peur, plutôt.

– Il faudra tout de même y mettre la police. Comment voulez-vous un flagrant délit sans commissaire ?

– Oui, je sais, dit Sylvère, qu’on ne peut éviter cela.

– Et M. Walter de Crissey, que je vous présente – saluez, jeune homme – (l’adolescent s’inclina), vous dira comme moi qu’il faudra peut-être assez longtemps pour les pincer. M. de Crissey, qu’on appelle aussi « l’Ange Gardien », à cause des ménages où il fréquente, est un de mes meilleurs agents : c’est lui qui

sera chargé de cette filature (Sylvère eut plaisir à reconnaître un terme de Gaboriau), et d'aller vous en rendre compte, parce qu'il est de règle chez nous d'écrire le moins possible. Mais, Madame, je dois vous avertir que ce pistolet fait la cour à toutes les femmes : ainsi, quand il sera seul avec vous et voudra vous embrasser, flanquez-lui moi des coups de riflard dans le portrait.

Toute cette grossièreté de M. Simpson-Schuhmacher indignait à peine Sylvère, tant il lui semblait, depuis une heure, vivre dans du roman. À tout prendre, elle commençait à faire joujou de sa jalousie. Tel un petit chat à qui on vient de marcher sur la queue : d'abord il crache dessus, et puis se console à jouer avec.

Mais M. Simpson-Schuhmacher la ramena bientôt à de plus triviales spéculations.

– Il y a aussi la question d'argent, dit cet homme avec gravité.

Sylvère acquiesça du chapeau.

– Il y a de gros frais. Il faudrait au moins deux mille francs de provision.

– Voici, dit la jeune femme.

Et dans un petit portefeuille elle choisit deux billets sur les cinq que Mariolles lui avait donnés le lendemain

d'une fameuse partie de baccara, à Biarritz. Car il y a une justice immanente des choses, comme l'a fort à propos fait remarquer un homme politique.

– Voyez-vous, continua le gros homme, l'Ange Gardien fait du travail chenu, mais cher. Il y a de gros frais. Il faudra qu'il fasse la connaissance de M. votre mari, de la dame américaine, etc. Au moins, quand il sera dans la place, n'allez pas le reconnaître.

– Je serai à Versailles pendant quinze jours, dit Sylvère. Il faudra que l'Ange... que M. de Crissey vienne m'y porter des nouvelles.

Et elle donna l'adresse des dames de Retraite.

– Enfin, conclut Simpson, il y a de gros frais, je vous le répète ; peu de bénéfice pour nous. C'est pour vous dire, Madame, que j'espère... si vous êtes contente.

– Contente ?

– Oui, enfin : si nous vous fournissons les preuves que vous êtes trompée.

– Ah ! oui, dit Sylvère, contente...

Tout étant conclu, l'Ange Gardien la raccompagna jusqu'à sa voiture. Il avait vraiment l'air d'un gentleman, tandis qu'il s'inclinait à la portière, et Sylvère ne put s'empêcher de lui tendre la main.



(La scène est à Versailles.)

M^{me} de Mariolles et la Mère des Prodiges se promenaient à pas lents dans les belles allées de l'hôtel d'Aigrefeuille. La religieuse, en balayant d'une indolente traîne blanche la dépouille des ormes au tronc lisse, parfois tournait de haut sa face attentive vers la jeune femme qui marchait à son côté, en retroussant d'une inutile grâce, en ces lieux déserts, derrière ces hautes murailles, sa jupe de drap sombre.

– Mais ce serait un gros mensonge.

– Mais, objecta Sylvère, il n'y a pas d'autre moyen. Vous savez mieux que personne, ma mère, qu'au parloir on ne pourra pas causer sans être entendu ; et, si je ne dis pas que c'est mon frère, comment pourrai-je sortir avec lui ?

On voit que c'est l'Ange Gardien qui était en question, et comment il viendrait rendre compte à Sylvère de ses fonctions délicates.

– Enfin, reprit la Mère avec un soupir, il en faut bien passer par où vous voulez, puisque c'est pour le plus

grand bien de votre mari, paraît-il, que vous tenez à faire passer de jeunes étrangers pour vos frères. Je me figure, s'il savait tout ce petit mic-mac, qu'il regretterait de vous avoir si facilement permis de venir, sans lui, faire la retraite à Versailles. Et j'aimerais mieux, je vous assure, des moyens moins compliqués, plus... plus honorables que ceux-là. Sans compter que vous me faites faire un péché.

– Ne me grondez pas, ma Mère, dit la jeune femme en se pendant à son bras. Je suis déjà assez malheureuse.

Sans plus mot dire, elles continuèrent la promenade. Le sable cria sous les talons de Sylvère ; un clairon qui chantait au loin, dans quelque cour crayeuse de caserne, perça l'air doux et doré du mourant automne.

Le lendemain même, M. Walter de Crissey, soi-disant René de Ribes, se présenta au parloir et demanda à voir sa sœur.

Sylvère descendit aussitôt, prête à sortir, et passa la grille.

– Bonjour, René, dit-elle.

– Bonjour Sylvère, vous ne m'embrassez pas ?

Et, sur les joues de la jeune femme impuissante, l'insolent posa deux baisers.

Que faire ? Sylvère s'assura d'un coup d'œil que la Mère Marie des Prodiges, au moins, n'était pas dans le parloir, et sortit du couvent la première.

« Quelle horreur, pensait-elle. Et comme la sœur tourière nous a regardés ! » Le pis est qu'elle avait ressenti beaucoup plus d'irritation que de dégoût. En vain se redisait-elle pour s'indigner : « Quoi, un détective, un domestique !... » – tout cela ravivait bien la double brûlure de ses joues, mais il s'y mêlait un tout petit peu de plaisir qui la désespérait.

Pendant quelques minutes elle marcha en avant, d'un pas rapide, sans se retourner. Enfin, elle s'arrêta et se laissa rejoindre ; mais il y avait encore du courroux sur son visage, et aussi cet air qu'on a quand on a préparé un petit discours.

– Monsieur, dit-elle, j'ai sans doute le plus grand besoin de vos services ; mais je vous jure que je suis décidée mille fois à m'en passer plutôt que d'avoir à subir encore votre impudence.

Ils étaient seuls sous les doubles arbres d'une de ces désertes avenues qui font une roue autour du palais. Le jeune homme tout d'abord garda la tête basse.

– Vous avez des mots cruels, dit-il enfin : j'aimerais mieux des coups d'ombrelle sur la figure, comme vous le conseillait M. Simpson. Mais on n'a pas le choix.

Il avait souri presque insensiblement à ces derniers mots. Sa lèvre roulée et rouge, un peu courte sur ses dents, lui donna un air d'impudence naïve dont Sylvère se sentit irritée de nouveau ; et durant quelques secondes, elle aurait volontiers suivi le conseil de M. Simpson-Schuhmacher. Heureusement pour le « portrait » de l'Ange Gardien qu'elle gardait encore du respect envers les convenances. En sorte qu'elle se contenta de répondre, un peu brutalement :

– En effet, le seul qui vous reste, Monsieur, est de faire ce qu'on vous a commandé – si vous n'aimez pas mieux abandonner là votre petit espionnage – et ses profits.

– Ah ! comme vous me méprisez, Madame, dit Crissey, avec le ton d'une douleur si sincère que la jeune femme en demeura interdite.

– Si vous saviez, continua-t-il, comment j'en suis venu là, et ce que c'est, à Paris, que de se trouver sans un... je veux dire : sans argent. Mon père m'en avait toujours donné ; mais depuis sa mort, je suis aux mains de maman, qui est si regardante. Un soir, dans un cercle, je me trouvais avoir besoin d'argent, tout de suite. Ce. Simpson de malheur me le prêta. Depuis, il m'en a prêté d'autre ; et aujourd'hui il me tient.

« Peut-être, songeait cependant le jeune homme, qu'il est un peu tôt pour entrer dans ce genre de

confidences. Mais tant pis, l'occasion était trop belle. » Et il cilla à plusieurs reprises, comme font les gens au théâtre, quand ils ont envie de pleurer.

– Je ne vous méprise pas, *Monsieur Walter*, dit la jeune femme. Je vous plains.

Il faut avouer que tous deux, jusqu'ici, n'avaient pas beaucoup causé d'affaires. De loin on eût dit une promenade d'amoureux. Comme ils avaient repris leur route en sens inverse, ils se trouvaient maintenant en vue du couvent.

– Il faut rentrer, dit Sylvère de cette douce voix qu'on prend pour parler aux malades. Dites-moi vite ce que vous avez à me dire.

– Ah ! oui, dit le jeune homme avec un peu d'amertume, ma mission. Voici : j'ai fait la connaissance de la femme de chambre de M^{me} de San Buscar, qui me communique les lettres (Sylvère eut un peu honte), et aussi de Monsieur, par M^{me} d'Erèse. Il doit me présenter à votre mari. J'ai vu ce dernier de loin, avec la dame américaine. Ils avaient l'air en discussion, elle, sur la négative.

Sylvère éprouva de nouveau quelque malaise à entendre parler de son mari par l'Ange Gardien.

– Vous connaissez M^{me} d'Erèse, interrompit-elle.

– Oui, dit le jeune homme avec embarras. Elle m'a

obligé, autrefois.

– Obligé ?...

– À dormir chez elle : je veux dire...

– Bon, bon, fit Sylvère. Raccompagnez-moi jusqu'au parloir, voulez-vous.

Il se serrèrent la main en se quittant. Mais quand elle fut en sûreté derrière la grille :

– René, dit-elle, vous ne m'embrassez pas ?

Et le jeune homme la vit disparaître et se fondre parmi les ombres monastiques comme un flocon de neige dans la nuit.

VIII

Les galantes alternatives

(La scène est à Versailles et à Paris.)

L'Ange Gardien revint à plusieurs reprises chez les Dames de Retraite, sans y apporter d'abord aucune nouvelle d'importance touchant M. de Mariolles, ou la maturité de ses entreprises sur M^{me} de San Buscar. Du reste, ils n'abordaient ce sujet qu'avec une sorte de réserve ; et ce ne fut pas la moindre des singularités qui marquèrent les rapports de ce gracieux aigrefin avec M^{me} de Mariolles-Sainte-Mary.

Lui, au sortir du parloir, aurait voulu prolonger la fiction qui l'y faisait se présenter comme le frère de Sylvère. À deux ou trois reprises il tenta, dans la rue, de continuer à l'appeler par son petit nom ; mais un « Monsieur » tout glacé décourageait aussitôt ces tentatives.

Ce n'est pas qu'au demeurant Sylvère se montrât haute ou dure envers lui. Souvent elle parut oublier les

vrais motifs de leurs rencontres, le traita avec une douceur familière. Un jour elle prit son bras ; ou bien elle s'asseyait avec lui sur un banc pour écouter les contes ambigus qu'il lui faisait de son enfance, de sa douteuse jeunesse. Autour d'eux Versailles de pierres déployait ses arbres déjà nus, plaintifs de l'arrière-saison. On apercevait entre les toits de la ville ces combles du palais où brillent des statues, le sommet de la chapelle, les quinconces du parc. Ils se promenèrent dans ces mêmes allées qu'avait foulées La Vallière. N'était-ce point son cœur qui gémissait encore, avec les branchages, sous l'énervante haleine de septembre ? Et que les cœurs sont malheureux, qui n'oublient pas.

Sylvère fit quelques pas vers un bassin dont l'eau avare et verte était ridée comme un visage de vieille. Dans ce triste miroir elle n'aperçut d'elle-même qu'une image indécise, effacée. Et peut-être apparaissait-elle semblable à la mémoire de Tony.

– Ne vous penchez pas autant, dit l'Ange Gardien. Il toucha son bras tandis qu'elle tournait les yeux vers lui.

– Comme vous êtes pâle, fit-elle. Je l'ai déjà remarqué l'autre jour. Seriez-vous souffrant ?

Crissey prit un ton mélancolique du meilleur aloi :

– Vous savez bien sans que je vous le dise, dit-il, pourquoi je souffre.

Sylvère resta muette à cette dangereuse ouverture. Mais elle s'assit, et le jeune homme à côté d'elle.

– Encore, reprit-il, si je n'étais pas tout près de ne plus vous voir. Mais vous allez repartir, n'est-ce pas, pour votre province ; vous l'avez dit. Et quelle chance me restera-t-il de vous rencontrer jamais ?

Sylvère songea qu'il lui était difficile, en effet, d'inviter « M. de Crissey » chez sa mère, en cas même qu'elle en aurait eu le désir. Durant quelques minutes, lui redevint sensible cette distance qu'il y a d'un policier marron à une honnête petite baronne de Mariolles, et qu'elle oubliait si singulièrement d'ordinaire.

– Dans quelques mois, vous appellerez-vous seulement qu'il y a quelque part un Ange Gardien, comme *ils* disent ?

Le banc qu'ils avaient choisi était au repli d'une charmille, caché par des restes de feuillage. Un gardien qui passait les considéra tous deux avec méfiance. Et, de fait, ils avaient cet air vide que prennent les amoureux dans les jardins publics quand ils se taisent et n'attendent manifestement que d'être seuls pour s'embrasser tout de nouveau.

– Non, reprit Sylvère, comme en réponse à sa propre pensée, je ne vous oublierai pas, monsieur de Crissey.

Et comme je crois que vous avez un peu besoin de prières, j'irai au calvaire de Bétharram à votre intention. Et je vous enverrai une médaille.

– Qu'est-ce que c'est que Bétharram ?

– C'est un pèlerinage, en Béarn : une jeune fille qui avait voulu se noyer par amour, et qui fut sauvée par la Vierge pour s'être repentie au dernier moment.

L'Ange Gardien se dit qu'il y a parfois indiscretion à vouloir sauver quelqu'un qui se noie. Mais il ne fit point part de cette réflexion à Sylvère.

– Je veux bien la médaille, dit-il. (Peut-être songea-t-il qu'elle serait en or. Peut-être songea-t-il aussi à certains de ses camarades qui auraient ri de ce dialogue évidemment entaché de cléricalisme ; à Pierrette, dit Joujou-des-Dames, jeune bookmaker plein d'avenir, qui n'aimait pas la calotte et l'écrivait un peu partout, – à M. François, le changeur du Cercle des Républicains de l'Ouest, qui méprisait aussi les curés, et qui posait si bien un placard). Seulement, ajouta-t-il, je voudrais encore autre chose.

– Quoi donc ? interrogea M^{me} de Mariolles avec un peu de méfiance.

Il hésita, et d'une voix plus basse :

– Ce n'est pas beaucoup. Supposez que ce soit par amitié ; et un seul, un tout seul. Même, s'il ne vous

convient pas, vous me le rendrez.

Sylvère aurait dû se mettre en colère. Elle ne se mit qu'à réfléchir. En sorte que la chose, d'instant en instant, lui semblait devenir plus grave.

– Songez, ajouta-t-il, que c'est notre dernière promenade. Car je ne vous l'ai pas annoncé encore ; mais j'ai des nouvelles graves, qui vous rappellent à Paris.

– Eh bien, soit, fit enfin Sylvère puisqu'il y a des nouvelles ; et à condition que moi je ne vous embrasserai pas.

Les yeux baissés, avec un air de résignation gracieuse, elle tendit la joue, et le jeune homme crut peut-être que c'était ses lèvres qu'elle offrait : au moins les baisa-t-il du mieux qu'il savait, c'est-à-dire fort en avant. Et si ce ne fut qu'un seul baiser, rien que par la durée il en valait plusieurs.

– Ah !... dit Sylvère. Et moi qui avais juré de ne pas vous le rendre.

Mais l'Ange Gardien ne répondit pas : il était devenu beaucoup plus pâle. Il fallut pourtant réfléchir aux réalités :

– N'aviez-vous pas quelque chose à me dire ? reprit la jeune femme, timidement.

L'Ange Gardien sortit de son rêve :

– Ah ! oui, dit-il. Que tout cela me semblait loin. Il y a donc qu'en rentrant à Paris demain, vous pourrez, selon vos désirs, faire pincer de compagnie votre mari et M^{me} de San Buscar. Ils ont rendez-vous ferme à cinq heures, à l'hôtel des Échelles, rue de Châteaudun, chambre n° 49.

Peu à peu le jeune homme avait repris son ton professionnel :

– Vous vous demandez peut-être de qui je tiens ces tuyaux. Toujours de la femme de chambre à M^{me} San Buscar. Comme vous savez (il eut un sourire un peu canaille), elle me fait lire les lettres que sa maîtresse n'a pas la sagesse de brûler. J'ai pris copie de celle où votre mari donne les derniers détails sur leur rendez-vous. Voulez-vous la lire ?

– Ah ! non, merci, dit Sylvère, avec un soupçon de dégoût.

Le jeune homme ne parut pas y prendre garde.

– Ils se méfiaient de leur hôtel, je pense, à cause des domestiques : c'est pour ça qu'ils avaient choisi les Échelles, qui est un des mieux tenus de Paris pour ça, et avec trois entrées, ce qui ne gêne rien. Alors, en arrivant demain après-midi, vous avez tout le temps d'aller prévenir M. de San Buscar, si, comme je le suppose,

vous désirez qu'il vous accompagne dans vos manœuvres.

– Oui, dit Sylvère, autant vaut : cela fera d'une pierre deux coups.

– Il est probable que vous ne le trouveriez pas au Léviathan-Hôtel ; mais je pourrai vous conduire presque sûrement où il sera, du moins si vous me permettez d'aller vous attendre à la gare. Car de l'avertir vous-même à l'avance, il faudrait être plus sûr de sa dissimulation, et qu'il tiendrait sa langue.

Sylvère acquiesça sans objection aux plans du jeune homme. Elle était devenue taciturne ; et on eût dit qu'au moment d'engager l'action définitive sa belle vaillance l'abandonnait un peu.

Mais le lendemain, au sortir du couvent et des embrassements de la Mère Marie des Prodiges, ce fut tout autre chose. Peut-être avait-elle bien dormi, comme les duellistes ont accoutumé, la veille de leurs rencontres. Peut-être avait-elle décidé que son mari, somme toute, n'était pas encore définitivement coupable, pensée agréable et qui laisse au pardon des voies plus aisées. Toujours est-il qu'elle avait l'air de partir en vacances. L'Ange Gardien, qui l'attendait aux guichets de la gare Saint-Lazare, la regardait venir de loin, le visage clair, la démarche longue et comme moulée par son costume tailleur à rayures.

– Maintenant, lui dit-elle d’une voix qui sonna presque joyeuse, je me laisse conduire.

Et elle s’assit dans la voiture découverte, avec ce geste de se caler en rond, de se frotter contre les coussins, qu’ont les petites femmes qui partent pour le Bois, aux premières chaleurs.

Mais il se mit à pleuvoir, et il fallut lever la capote. Puis le fiacre s’arrêta.

– Où sommes-nous, demanda Sylvère.

– Si vous le permettez, dit le jeune homme, je vous ai menée chez M^{me} d’Erèse, qui ne vous est pas tout à fait inconnue, je crois. Vous êtes sûre, à cette heure-ci, en insistant, d’y rencontrer M. de San Buscar. Quoiqu’il me connaisse, peut-être que mon nom ne suffirait pas à lui faire interrompre ses occupations. Mais il se dérangera sûrement pour vous.

Sylvère ayant sonné chez Floride, une soubrette jeune, grasse et laide, à qui elle fit part de ses noms et qualités, ainsi que d’un très vif désir de voir M. de San Buscar, l’introduisit dans le petit salon art-nouveau qu’on a déjà décrit au chapitre v, et déclara qu’elle allait vérifier si Monsieur le comte se trouvait là, quoiqu’elle ne le crût point. Par surcroît, Sylvère lui confia une de ses cartes où elle avait écrit : « Affaire urgente. Votre femme... », et attendit seule, l’Ange

Gardien étant resté en bas dans le fiacre.

San Buscar était, en effet, chez M^{me} d'Erèse : il apparut au bout de quelques minutes, fort ému, et pareil, dans son désordre extrême, à un baigneur qu'on interrompt en ses apprêts au bord d'une rivière ; les cheveux en révolte, nulle cravate et une bottine chevauchant son pantalon. Il demanda, sans presque prendre le temps de saluer :

– Qu'y a-t-il donc ?

Sylvère eut un moment d'embarras. Mais, reprenant son courage :

– Il y a, dit-elle, que votre femme vous trompe avec mon mari.

À ce moment une porte, qui s'entr'ouvrit derrière Sylvère, laissa apercevoir, mais à peine, le visage clignotant de M^{me} d'Erèse, un peu de linge blanc, puis se referma ; tandis que San Buscar, qui avait pris un air accablé :

– Carajo, dit-il ; vous êtes sûre ?

– Très sûre. Ils ont rendez-vous à l'hôtel des Échelles, rue de Châteaudun.

– C'est oune infamie, gronda cet époux malheureux.

Et il s'assit dans un fauteuil en bois lie-de-vin.

– Ils ont rendez-vous à cinq heures, reprit M^{me} de

Mariolles. Nous avons tout juste le temps d'avertir un commissaire de police, et qu'on les surprenne.

– Je suis hors de moi, gémissait cependant un San Buscar immobile.

– J'ai pensé, continua Sylvère, que vous ne refuseriez pas de m'accompagner au commissariat.

– Ah oui... au commissariat. Certainement, ma chère amie. Et vous tenez beaucoup à mettre la police là-dedans ?

– Mais enfin, dit la jeune femme avec un commencement d'impatience, vous y avez le même intérêt que moi. Votre femme vous trompe, entendez-vous, votre femme.

Ces paroles parurent aiguillonner San Buscar. Il se leva et, à trois reprises, répéta d'un air sombre.

– Je suis cocou.

Et, s'étant sans doute dûment convaincu de cette vérité fâcheuse, il ajouta, comme si c'en était la conséquence naturelle :

– Je vais aller prendre mon chapeau.

Une courte absence lui ayant suffi à retrouver aussi sa cravate, comme à réparer les autres désordres de sa toilette, c'est sous son ordinaire aspect qu'il accompagna Sylvère jusqu'à sa voiture. Cependant

l'Ange Gardien avait disparu ; mais Sylvère s'en aperçut à peine, et aussi bien sa présence n'était-elle plus nécessaire.

– Le monsieur, qui était là, déclara pourtant le cocher, a dit que c'est au commissariat de la rue Cadet qu'il fallait que vous alliez.

– Quel monsieur ? demanda Cristobal à M^{me} de Mariolles.

– C'est un de vos amis, je crois, un M. de Crissey. Je le connais un peu, et c'est lui qui m'a donné tous les renseignements sur Imogène et Tony.

– Ah ! vous appelez cela un ami, dit San Buscar en reniflant avec force. Et de quoi s'occupait-il ? je vous demande. Laissez-moi seulement le rencontrer un soir pour le remercier, sur la Côte des Basques. Un ami comme ça ; je voudrais qu'il se marie.

Entre temps on était arrivé rue Cadet. Mais M. le commissaire n'étant pas visible tout de suite, il fallut l'attendre une demi-heure dans la salle commune. Elle était vaste, grise et malpropre, avec un banc étroit de moleskine, où Sylvère s'assit, et tapa du pied, tandis que Cristobal s'absorbait dans la contemplation d'une affiche neuve. Les pêcheurs de France y étaient formellement avertis qu'ils avaient le droit de se servir, pour la pêche en rivière, du buzard fluviatile, du

pygargue ordinaire et autres oiseaux mystérieux. San Buscar la relut peut-être quinze fois sans en comprendre un mot. Un agent vint les chercher enfin pour les introduire auprès du commissaire.

C'était un petit homme rond et rouge, un peu phraseur, avec des yeux fins, et qui ne fut pas long à se mettre au fait :

– Eh bien, Madame la baronne, conclut-il, il ne nous reste plus qu'à nous rendre sur les lieux du litige, *unde adhuc sub judice lis est*, comme disait le poète. Je ne dois pas, d'autre part, vous laisser ignorer que, si M. votre mari veut bien nous ouvrir, ce sera de son plein gré, *sponte sua*. En droit, il s'y pourrait refuser, sauf mandat de M. le Procureur, qui nous permettrait d'avoir recours aux serruriers, mais que nous n'avons pas, ni ne pourrions avoir avant huit jours au moins. Heureusement que les gens n'en savent rien d'ordinaire et ouvrent dès qu'il est question de loi.

Là-dessus, la petite troupe se trouva à la porte de l'hôtel des Échelles, laissa un agent sur l'escalier, et gagna en bon ordre le n° 39.

– Au nom de la loi, ouvrez.

On entendit un grand remue-ménage, des exclamations de femme, le bruit mou d'un fauteuil qui se renverse avec du linge ; après quoi la porte s'ouvrit

sur un gros homme glabre et chauve. Une courte chemise empesée, rayée de bleu, riait sur ses jambes tortes ; et il fumait un cigare où restait la bague.

Sylvère tourna vite le dos, tandis que Cristobal regardait l'étranger avec stupéfaction :

– Mais il y a erreur, dit-il enfin. Et ce n'est pas ici, c'est au 49 qu'il faut aller.

Après excuses au gros homme, qui referma la porte non sans violence, on repartit pour le 49, et il n'y eut pas de surprise cette fois, ce fut bien Mariolles qui vint ouvrir. S'il y apporta quelque retard, c'est peut-être qu'il n'était pas tout d'abord en état de paraître : non pas qu'il le fût beaucoup encore, tout son vêtement n'étant qu'un pantalon et une chemise. Derrière lui on aperçut une chambre en désordre, du linge épars, les fleurs d'une capeline suspendues à la pendule, et, dans un lit d'acajou, un pâle visage dont les yeux se promenaient avec inquiétude sur les nouveaux venus.

Déjà le commissaire procédait aux vérifications d'identité (comme on dit). De Mariolles il passa galamment à sa complice.

– Et la belle dame qui est couchée là, fit-il, *latens deitas*, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est bien M^{me} la comtesse de San Buscar ?

Imogène ne répondit pas.

– Oui, c’est elle, cria San Buscar, c’est ma femme, c’est oune...

– San Buscar, pas de violence ici, intervint Mariolles. Vous savez, d’ailleurs, que je suis à vos ordres.

– Il ne manquerait que non. Demain même, le matin, mes amis, ils iront vous voir.

Cependant Sylvère s’était rapprochée d’Imogène. Et de la voir dans ce lit qu’elle venait de partager avec Mariolles, la jalousie et l’indignation faisaient briller ses yeux.

– Ah ! dit l’Américaine, en se pelotonnant sous les couvertures, vous pouvez me battre, Sylvère, si vous voulez.

Sylvère haussa les épaules et quitta la chambre. Mais San Buscar, que les émotions fatiguaient, décidément, était assis sur une chaise longue et s’épongeait le front.

IX

Chasse-croisé

La Mère Marie des Prodiges à M^{me} de Ribes.

« Madame,

« Les nouvelles dont j'ai à vous faire part ne sont pas, hélas ! faites pour réjouir un cœur de mère ; et il faudra faire appel, pour les supporter dignement, à tout ce que le vôtre contient d'énergie humaine et de résignation aux décrets divins. Mais n'appartient-il pas à toute mère de souffrir ; et, depuis Celle dont nous adorons le fruit ineffable, n'y a-t-il pas quelque adoucissement pour les autres à faire comparaison de leurs douleurs, malgré tout bornées, avec toute cette Passion dont Elle fut crucifiée dans son amour ?

« Non point, à vrai dire, que l'actuelle infortune de la baronne de Mariolles-Sainte-Mary soit irréparable ; loin de là. Le temps, la douceur d'un foyer de famille, les tendres baumes de la dévotion ont cicatrisé des blessures autrement profondes et douloureuses. Et il

n'est pas besoin, Madame, de vous faire d'avance remarquer que, si nous pouvions nous en tenir à un point de vue purement humain, les tempéraments ne manqueraient pas. Que de familles, hélas ! trop portées à ne considérer les événements qui les touchent qu'à travers le siècle, où elles vivent comme plongées, découvrirait bientôt dans l'arsenal des lois modernes un prompt et malheureux remède. Mais, tout de suite, j'en écarte jusqu'à la seule idée. Sans que j'aie l'honneur, madame, de vous avoir jamais vue, vous avez bien voulu me favoriser assez souvent de vos lettres pour que je sois demeurée édifiée de la solidité de vos principes. Ce n'est pas aller trop loin que de juger en cela digne de vous cette charmante Sylvère si aimée parmi nous. Il ne faut donc point s'étonner qu'elle ait su choisir le parti le plus sage et le plus légitime, encore que peut-être un peu rigoureux.

« Mais il est nécessaire, avant que d'aller plus avant, que j'entre dans le détail de circonstances qui étaient malheureusement, quoique depuis peu, trop aisées à prévoir, et auxquelles vous-même vous attendiez.

« M^{me} de Mariolles en vous faisant part de ses craintes, ou plutôt de sa certitude, en même temps que de l'estimable projet qu'elle avait formé de venir faire la retraite dans notre maison, vous avait caché, je le crains, le soin qu'elle avait pris de faire surveiller son

mari et cette dame par je ne sais quelle police particulière.

« Pardonnez-moi, Madame, si je m'exprime gauchement ; mais c'est là une sorte de narration à laquelle j'étais, Dieu merci, demeurée jusqu'à présent étrangère. Pour faire bref, M. de Mariolles invita cette dame de ses amies à se rencontrer avec lui, un après-dîner, chez des commerçants, à ce que j'ai cru comprendre, et, sans doute, peu honorables, puisqu'ils acceptaient que leur foyer devînt un théâtre de tentations. Mais les policiers, par des moyens que je ne saurais imaginer, l'ayant appris, avertirent Sylvère ; et la magistrature le sut aussi. Le mari (car cette malheureuse est mariée) s'y rendit de son côté. Tout se découvrit enfin ; et même M^{me} de Mariolles m'a fait entrevoir à ce sujet des choses tellement singulières, pour ne pas dire plus, que je laisse encore d'y croire, et ne puis les attribuer qu'à la fièvre qui se déclara chez elle la nuit même de ce funeste embrouillement, qu'elle revint chez nous et tomba tout d'abord dans une crise de larmes, puis dans une excitation qui nous fit croire un instant à un peu de délire. Cela se passait hier soir. Des prières que nous fîmes aussitôt réussirent à la calmer un peu. Aujourd'hui elle est physiquement tout à fait bien ; et, quoiqu'il ne soit pas dans nos usages qu'on interrompe et reprenne ainsi une retraite, nous aimons trop Sylvère pour ne la pas garder parmi nous

aussi longtemps qu'elle désirera...

« Un reste de fatigue l'a fait me prier de vous écrire à sa place. Son projet serait de se retirer auprès de vous, ou dans cette terre que vous lui donnâtes en dot, pour y vivre d'une sorte de veuvage volontaire, sans jamais revoir son mari. Je crains un peu, et vous craindrez sans doute avec moi, qu'il n'y ait là-dessous le désir secret de ne pardonner point, et moins de résignation que de colère. Mais, d'autre part, je ne doute pas, Madame, qu'avec le temps, vos conseils, nos prières, elle ne revienne à une solution plus voisine à la fois et de la charité du chrétien et de la tolérance mondaine.

« M. de Mariolles est à Paris, dans ce même hôtel sans doute où ils se trouvaient auparavant. Quant à la dame, je ne sais ce qui en est advenu. Sans doute l'aura-t-on mise en prison ou dans quelque couvent ; et il est à regretter qu'on n'y puisse rétablir en sa faveur toute la discipline d'autrefois. Mais croiriez-vous, Madame, et j'ai à peine le courage de l'écrire, qu'au moment où les magistrats pénétrèrent dans l'appartement où elle se trouvait avec M. de Mariolles, elle n'offrait plus aux regards, sur sa personne, qu'une partie de ses vêtements. La singularité des mœurs étrangères ne suffit point à excuser cette indécence, dont la honte d'y être surprise lui aura été sans doute un bien cruel châtiment. C'est d'ailleurs une protestante.

« En attendant la réponse qu'il vous plaira de faire à Sylvère ou à moi-même, je vous prie, Madame, etc.

« SOEUR MARIE DES PRODIGES. »



Floride d'Erèse à Gédéon-Lord Harryfellow.

« Mon cher Lord,

« J'espère que la présente te trouvera de même. Figure-toi que tu es planté sur un quai de gare, mon petit Lord, avec cet air naturellement rasé que tu portes écrit sur la figure ; et moi, incrustée à mi-corps dans la fenêtre des lits-toilettes, en train d'agiter vers toi un mouchoir trempé de mes larmes. Je te quitte, quoi. Mais le plus triste c'est que j'ai beau me tâter de long en large (voilà un genre de distractions où tu ne m'as jamais fait l'honneur de te fouler grand'chose) je ne réussis pas à m'en découvrir le moindre remords. Peut-être qu'on n'éprouve ça que longtemps après, comme les lésions internes ; et, pour en revenir à la nôtre, je ne sais pas comment on dit : ouf, en américain, mais si tu savais, non ! ce que je le pense.

« Ton beau-frère, ce Cristobal comme on n'en fait

plus, me recommandait tout à l'heure de ne pas me montrer brutale en rompant avec toi. Car l'homme des pampas nourrit à ton égard des sentiments généreux dans son cœur sauvage. La méfiance n'a jamais fait de petits sur son lit, et, comme il est dans ton genre, n'aimant pas beaucoup à réfléchir, M. de Mariolles suffit, pour le moment, à lui fiche mal de tête. Mais avoue qu'il en a de bonnes, de songer à la douleur qu'il va te faire de se défilier avec moi, comme si ce n'était pas pour toi la meilleure occasion d'apporter quelques adoucissements à la solitude de ta pauvre délaissée de sœur, « Ariane, ma sœur », comme disait Sarah Bernhardt. Car, je ne sais pourquoi, je m'imagine que Mariolles ne va pas beaucoup s'occuper de la consoler, et, au fond, sa petite légitime l'excite bien davantage. Elle est charmante, d'ailleurs, cette baronne-là. Comment pouvais-tu ne pas être à son sujet (c'est de toi-même que je le tiens) du même goût que ta sœur ? Et elle s'est conduite très vaillamment dans toutes ces histoires.

« Au fait, je suppose que tu les sais toutes, ces histoires, et comment ton beau-frère fit, du côté de Saint-Lazare, dans je ne sais plus quel hôtel, la découverte d'une M^{me} de San Buscar qui l'était également beaucoup, et d'un Mariolles en chemise. Eah ! éah ! charmante soirée !

« Ne te fâche pas, au moins, mon bon Lord ; ces choses-là arrivent aux meilleurs des frères. Et pourtant, m'as-tu assez barbée jadis, quand tu avais pris ta cocaïne, avec les vertus de la dame américaine, et avec ses charmes aussi. Je me demande même comment tu étais si bien renseigné. Enfin, ça vous regarde, vous autres. Et qu'elle soit bien ou mal plantée, ça ne me fera pas une plus belle jambe.

« Encore, si tu ne m'avais rasée qu'avec ta sœur, mon pauvre ami ; mais, c'est là que je voulais en venir, il faudra te guérir, si tu veux plaire aux femmes d'ici, d'un terrible défaut, c'est d'être ennuyeux. Tu es joli garçon, ça se voit et je ne le nie pas ; mais d'abord, pour ce que tu en fais, tu jouerais aussi bien les jolies filles : et encore. Outre qu'augmenté même de tout ce qui te manque, et je bâille comme une marennes rien que d'y penser, tu ne serais pas complet tout à fait si tu ne sais pas causer et faire rire. Les Françaises aiment qu'on les amuse, même à ses dépens, comme ça peut arriver à Cristobal. Tel quel je le préfère, et je commence à m'habituer très bien à son genre (c'est bien le mot). Tandis que, toi, tu ne m'en avais, pour ainsi dire, pas fait changer. Et je ne te dis rien de sa galette, dont il a beaucoup ; au lieu que toi, au premier gros billet qu'on t'avait sorti, tu étais épuisé ; ça aussi, vois-tu, il faut savoir y revenir.

« Nous partons donc ensemble, je n'ai pas très bien compris pour où ; mais ce sera très drôle. On prend des paquebots allemands, et puis des mulets. Et à la fin on trouve beaucoup de moustiques, des ananas, des gens à moitié nus. Voilà un pays où ne pas mener ta sœur et amie, Lord : ça lui rappellerait tout le temps son hôtel du quartier Saint-Lazare. Cependant présente-lui mes derniers hommages, et quant à toi, j'espère, à mon retour, te trouver un peu plus civilisé que tu ne fus jusqu'ici. Crois-moi, il ne suffit pas, à Paris, pour faire figure, de se la faire épiler ; d'avoir à la boutonnière des petits chichi dans le genre du T.-C. ; de porter son revolver dans la poche de son smoking ; ou de prononcer Tchéronne quand on cause avec des automobilistes. Il ne suffit même pas de boire du Champagne plus extra dry que l'amadou, jusqu'au point d'aller danser avec des tziganes. Il y a pas mal de choses encore à savoir faire, pour ne rien dire de l'amour. Tu en découvriras quelques-unes si tu lis attentivement Maurice Donnay ou Pierre Veber. C'est leur grâce que je te souhaite ; adieu.

« FLORIDE. »

« P.-S. – Ne cherche pas d'obscénités dans ma lettre : il y en a. »

□

Le comte de San Buscar au baron de Mariolles.

« Mon cher ami,

« Je veux vous donner encore ce nom-là malgré les choses qui se sont passées entre nous ; et vous comprendrez tout de suite pourquoi je ne cherche pas à en tirer aucune vengeance quand je vous aurais annoncé que je me sépare d'avec ma femme. Qu'est-ce que vous dites, mon cher ? Ça vaut bien la peine de risquer de vous tuer, ou d'être moi-même, pour une personne que je ne regarde plus. Alors, n'attendez pas mes amis, je vous prie : ils ne viendront pas. Vous connaissez assez mon courage par vous-même, et par toute ma vie d'Amérique que je vous ai déjà racontée. Je ne suis plus un petit enfant, capable de me battre pour le qu'on dira de moi. Il me suffit que vous, vous ne croyiez pas que c'est par prudence que je m'en vais sans vous revoir. Ça nous mettrait tous les deux dans une situation fautive ; et, d'ailleurs, vous savez au besoin où me retrouver.

« Comme je vous l'ai dit plus haut, je quitte Paris aujourd'hui même, et je vais faire un tour dans le Mexique – où j'ai des mines d'argent. M^{me} d'Erèse est assez gracieuse pour venir aussi, voulant connaître ce

pays dont elle a beaucoup entendu parler. C'est la plus fidèle des amies, la femme la plus intelligente, qui m'a le mieux consolé dans tous ces ennuis. Comme on sent bien, mon cher, que celles qui se donnent librement, dans la force de l'expérience (ce sont ses propres paroles), ne peuvent pas nous faire courir les mêmes risques que d'autres. Vous verrez vous-même un jour, dans l'avenir, comme le mariage est une combinaison qui trompe. Mais je ne veux pas vous faire du chagrin d'avance, mon cher ami, et je me contente de vous dire, une fois de plus... etc...

« SAN BUSCAR. »

P.-S. – Je ne pense pas que vous ayez aucune affaire dans mon pays. Autrement, écrivez-moi à Mexico, calle de los Doscientos Heræes. »

□

Gédéon-Lord Harryfellow à Imogène.

(Traduit de l'anglais.)

« Imogène, j'ai passé pour vous voir. Vous n'y étiez pas, m'a dit cette femme de chambre au vilain regard, que vous gardez, envers et contre tous, à votre service.

Vous devinez ce que j'allais vous dire, ou plutôt tâcher de vous dire. Car au dernier moment, qui sait si vous ne m'auriez pas acheté une fois de plus avec vos yeux et votre sourire, comme vous faisiez déjà, petite fille, quand je vous avais surprise à caresser quelqu'un de vos *sweethearts* derrière le paravent, et que vous aviez peur que je le répète à nos parents. Mais, à vous écrire, j'aurai plus de courage ; et votre portrait qui est là sur ma table a beau avoir l'air de dire non, il faut que vous le sachiez, Imogène, c'est bien horrible, ce que vous venez de faire.

« Ainsi, au même temps où vous m'écriviez cette lettre qui me fit revenir à Paris si joyeux, oui, dans ce même temps, vous vous risquiez follement pour ce ridicule Français qui parle tout le temps, qui saute, qui a la barbe en pointe. Ah ! si je savais parler comme eux. Et n'ont-ils donc pas de pudeur de montrer ainsi leur âme nue, ou bien s'ils mentent ? Et moi, il y a tant de choses, de belles choses, que je pense, dont je ne sais pas les mots. Et pendant que je reste, sans rien dire, à remâcher les morceaux de mon cœur jusqu'à ce qu'ils m'empoisonnent, un autre survient... Quoi ! Imogène ; et quelle honte ; ces gens de police aussi, ils vous ont vue – plus que je ne vous ai jamais vue. Étaient-ils nombreux ? Est-ce qu'ils ont ri ? Et quelqu'un d'entre eux n'a-t-il pas voulu savoir si vous étiez aussi douce à la main qu'aux yeux ? Pardonnez-moi, je deviens

grossier ; mais j'ai tant de jalousie, et je me suis drogué pour tout vous dire une fois.

« Le mal est que je ne sais pas bien nettement moi-même où j'en suis ; et il n'y a qu'une chose dont je sois sûr, c'est de ne plus pouvoir me passer de votre présence. Vous êtes nécessaire à ma vie, Imogène ; il faut que j'entende le bruit de vos pas autour de moi, que je voie votre mouvement, que je vous écoute parler ou demeurer silencieuse, que je vous regarde me regarder – et me sourire. Qui donc vous aimerait plus que moi ?

« On prétend, je le sais bien, qu'entre frère et sœur l'intimité tombe aisément au scandale. Qu'elle y tombe donc ; et je ne sais ce que vous en pensez, mais à moi votre aspect voile toutes les autres choses. Et que me font la vertu, la fortune, la réputation, au prix de la couleur de vos yeux, qui sont comme le jour dans une eau vive.

« Pourquoi ne partirions-nous pas tous les deux, loin de cet horrible Paris ? Votre position n'y va pas être tenable, et, à tout prendre, il vous faut un compagnon. Nous voyagerons si vous l'aimez. Tous les paysages me seront beaux si vous les ornez. Vous aurez en moi le serviteur le plus asservi, et, quant aux gages, je ne suis pas exigeant, Imogène : vous me donnerez ce que vous voudrez.

« LORD. »



Imogène à Cristobal de San Buscar.

« Mon bon Cristobal, que vous aviez été éloquent, ce soir où vous parlâtes contre le divorce chez votre tante de Barracajal. Et maintenant ? Il ne faut jamais, voyez-vous, cracher dans les fontaines, si l'on n'est pas assuré de n'avoir jamais soif. Car j'imagine que vous voulez divorcer. Sans cela je ne vois pas pourquoi vous auriez dérangé cet honnête M. le Commissaire et son latin. Était-ce pour lui offrir gratuitement de votre femme un de ces spectacles pour lesquels, paraît-il, des gens curieux payent fort cher ? Je ne le pense pas. Divorçons donc, Cristobal, divorçons. Sapons les bases, comme vous disiez. Vous avez contre moi, je pense, tous les témoignages nécessaires, les preuves les plus convaincantes. Si tout cela ne suffit pas encore, faites-moi signe : je suis prête à compléter.

« Et ne me jugez pas cynique, mon ami, de plaisanter un peu à propos de ces choses. Mais si vous aviez pu vous voir entrant dans la chambre du crime, flanqué de ce fonctionnaire et de la petite M^{me} de Mariolles, vous ne pourriez vous tenir d'en rire vous-même en y pensant. Ce qui m'avait plu jadis en vous,

c'est un robuste non-sens du ridicule, et cette même face ronde, pleine, satisfaite, que vous apportez aux choses les plus délicates, et qui m'a fait songer parfois (ne vous fâchez pas) à la lune obstinée et mal discrète des nuits d'été. Je la revois, cette bonne figure, mais pour une fois nuancée d'angoisse, chez les Half-Howard, au-dessus de la nappe et de la verrerie, ce soir que vous aviez votre escarpin sous la table. Vous rappelez-vous ? C'était du vivant de ce pauvre colonel ; et vous portiez, étant grand joueur de pédales, des escarpins très bas, faciles à ôter, comme à remettre. J'en admirais l'invention à cette époque, puisqu'elle me valait d'avoir souvent de votre orteil jusqu'aux jarrets ; et, ce soir-là même, c'est en mon honneur que vous aviez égaré votre soulier, comme on fit du petit Poucet dans les bois.

« Vous ne vous en étiez pas aperçu encore à la fin du dessert, à ce moment où l'on sent que la maîtresse de maison va faire le geste de se lever ; et c'est là que ça devint drôle. Je vis votre visage changer, se tendre, tout convulsé d'une secrète horreur, comme si le renard de Sparte vous avait rongé par en bas. Et l'on voyait bien que vous faisiez des mouvements sous la table ; vos mains et vos bras en reproduisaient d'instinct le rythme sur la nappe : vous aviez l'air de ramer des choux ; et cependant vous parliez, vous parliez avec fureur, pour qu'on ne se levât pas. Vous disiez des choses qui

n'avaient aucun sens ; vous en disiez beaucoup, et sans vous arrêter. Tout le monde vous considérait avec étonnement jusqu'au moment, je pense, où, par une touchante conformité de mœurs, chacun comprit ; et ce fut à moi d'être gênée. Enfin ce flot de paroles cessa brusquement, vos mains cessèrent de ramper en rond sur la nappe, votre visage s'apaisa, et ce fut autour de la table une satisfaction générale. Chacun manifestement se disait : « Voilà San Buscar qui a remis le pied sur son croquenot. On va pouvoir aller fumer. » Et on se leva.

« Je me suis remémoré cette petite histoire, l'autre jour, lorsque vous êtes venu me voir au lit, avec du monde. Dans les deux cas vous faisiez la même tête ; et, en vérité, ce n'est pas galant de m'avoir perdue du même air que votre chaussure.

« Je vous écrivais d'ailleurs pour vous conter des choses plus sérieuses ; c'est que je pars en voyage avec mon frère Lord. Vous connaissez son affection pour moi, et je ne pouvais tomber en meilleures mains, au sortir des vôtres. Si vous avez quoi que ce soit à me faire assavoir, mon notaire vous servira d'intermédiaire. Là-dessus, mon bon Cristobal, adieu, et malgré ces nuages, croyez toujours à mon amitié.

« IMOGENE HARRYFELLOW. »



Sylvère à l'Ange Gardien.

« Monsieur,

« Je vous retourne votre lettre, que je voudrais ne point avoir lue, et je vous prie de ne m'en plus écrire, tout au moins de ce ton. Est-il donc besoin de vous rappeler que la situation singulière où je suis me laisse seule à me faire respecter, et que ce serait d'un bien débile courage que d'en vouloir tirer parti ? Que si, à l'opinion que les femmes vous ont laissé prendre d'elles, l'honnêteté seule ne vous paraît point de mon côté une sauvegarde suffisante, la tendresse que je garde à mon mari malgré ses fautes, et que la séparation ne saura pas détruire, doit vous éclairer assez sur la vanité de votre égarement. Je vous ai déjà parlé là-dessus avec franchise : voici pourtant que vous y revenez, et jusqu'à me rappeler cruellement cette intimité où je me suis laissée glisser avec vous dans la solitude et la tristesse de Versailles. Un banc, une charmille, ne vous sortent pas, dites-vous, de l'esprit. Devriez-vous donc me forcer à m'en souvenir aussi, à vous avouer que moi non plus je ne les saurais oublier, et que la honte me poursuit sans cesse d'en éprouver

tant de remords, et de n'en pouvoir ressentir que si peu de regrets. Ah ! Monsieur, si vos lèvres dévorantes avaient été de fer rouge, quelle pire blessure m'auraient-elles laissée ?

« Mais laissons ce sujet. Il m'est plus amer que vous ne sauriez croire, et n'aurait pas été la cause que je vous écrive, si je n'avais, Monsieur, à vous demander un second service, à vous qui avez déjà montré à mon égard tant d'intelligence et de dévouement. Je crois que vous avez plus ou moins fait la connaissance de mon mari. Vous devinez le reste : c'est que je ne voudrais pas demeurer tout à fait sans nouvelles de lui. N'est-ce pas là un désir bien naturel, quand même j'aurais juré de pas le revoir. Je ne vous demande pas une surveillance de tous les jours, pas même des détails trop intimes. Je serais heureuse seulement de savoir qu'il est heureux.

« Je voudrais que vous le fussiez également, Monsieur, que vous vous décidiez à faire œuvre d'homme – et à ne plus m'écrire de lettres comme la dernière. Ne savez-vous pas que les sympathies ont leur secret qu'il faut respecter, au lieu de les traiter comme les enfants font des tulipes encore à demi-fermées, qui en ouvrent de force les pétales pour regarder plus avant, et ne trouvent au cœur qu'un peu de vide et de poussière ? Ce sujet réservé, toutes les nouvelles que

vous me donnerez de vous aussi seront les bienvenues, et quant aux questions matérielles, je vous prie de vous mettre en rapport avec mon notaire, M^e Beudésyme, à Ribamourt (Basses-Pyrénées), et de croire, Monsieur, etc.

« SYLVÈRE DE MARIOLLES. »

X

Le retour au bercail

(La scène est dans les Pyrénées.)

Sylvère sortit de Hargouët, et gagna la campagne.

On touchait à la fin d'avril, et déjà le printemps avait jonché partout ses humides fleurs. Déjà il y avait eu de ces journées où le tiède soleil, que strie parfois une pluie molle, réveille les énergies de la terre et répand tour à tour dans l'air l'âme acide des prairies, les parfums effacés d'une haie d'aubépine, ou cette odeur obscène que les bourgeons des peupliers pleurent avec leur sève. Mais à pénétrer brusquement sous les froids et sombres vernes d'une rive, là croissent dans la vase, le long des eaux, ces herbes lourdes qui sentent la menthe et la fièvre, l'été venu, quand les écrase le pied nu d'un baigneur.

Le chemin que suivait la jeune femme sentait les buis amers dont il était bordé en contre-bas du côté de la plaine et du Gave. À gauche il y avait un mur, et des

jardins de paysans, dont les arbres pendaient. Un branchage appesanti de feuilles parfois heurtait ses joues en s'égouttant ; et elle frissonnait alors si quelque goutte oubliée de pluie glissait le long de son col nu, et se dissipait au creux de sa nuque, en s'attédissant. L'herbe était pareillement toute mouillée ; Sylvère en marchant levait les jambes très haut pour se garder des orties et de la rosée, et aussi pour ne pas fouler les silènes, pourprés et roses, qui riaient sous ses pas.

Plus loin, au pied moussu d'un mur, entre deux pierres, elle distingua la tache rouge de la première fraise ; et, en se baissant pour la cueillir, fit s'envoler une abeille, qui, peut-être irritée, bourdonna pendant un instant autour de son visage. Plus loin encore, le sentier formait sous trois ou quatre chênes une espèce de rond-point, d'où un banc vermoulu regardait la plaine. C'est là que Sylvère s'assit, et ouvrit le livre qu'elle avait à la main. Mais ce n'était que pour y prendre quelques lettres qu'elle voulait relire. Elles avaient été écrites, un peu en forme de journal, par l'Ange Gardien. La première, qui était datée de novembre, et de l'année précédente, disait entre autres choses :

« La tristesse de M. de Mariolles fut accompagnée au début de la mauvaise humeur la plus vive. C'est à peine s'il daigna d'abord me reconnaître (qu'aurait-il

fait s'il avait su toutes mes performances ?) ; et il me fallut toute la patiente impudence d'un marchand de babouches arméniennes pour venir à bout de lier partie avec ce méchant homme. Ne vous fâchez pas que je l'appelle méchant, Madame, puisqu'il vous a fait souffrir ; et, d'autre part, vous voyez à quelles bassesses vous me condamnez. Ah ! si je n'avais pas, pour me maintenir dans votre obéissance, le souvenir de ces yeux pleins de mépris et de caresses. Mais, chut.

« Au bout de quelques jours, donc, M. de Mariolles, que j'avais su, à plusieurs reprises, rencontrer par hasard, revint à une humeur plus égale, et à de meilleurs sentiments envers moi ; – et nous sommes enfin devenus assez bons camarades, encore qu'il me juge un peu jeune. Il est vrai de dire que dans la situation où il est, une connaissance nouvelle, à qui on est forcé de ne dire que ce que l'on veut de ses affaires, vaut mieux que des amis plus anciens et plus interrogatifs. Bien entendu, il ne m'a encore fait aucune confidence de ses ennuis ; mais il m'a déjà confié qu'il en avait, et besoin aussi de consolations. Que pensez-vous de tout cela, Madame ? Dois-je m'occuper de lui en fournir, et de quel ordre ? Daignerez-vous m'écrire là-dessus vos désirs ? Vous n'ignorez pas au moins ce que les hommes, d'ordinaire, et surtout les veufs, entendent par « consolations ».

« Je lui parlai de M. de San Buscar puisque, après tout, c'est lui qui nous avait présentés (et peut-être même est-ce à cause de lui que monsieur votre mari me fit ce médiocre accueil, d'abord) ; mais il ne parut pas vouloir tirer ce sujet en longueur.

« – C'est un mufle, me répondit-il brièvement.

« Je ne crus pas devoir m'étendre moi-même en plus longues considérations sur ce Mexicain : que son souvenir repose en paix sous cette épitaphe. Il paraît, d'ailleurs, qu'il est reparti pour son pays avec M^{me} d'Erèse. »

C'était peut-être la dixième fois que Sylvère lisait cette lettre. Elle ne l'avait jamais fait sans s'interrompre ici pour sourire à l'image de San Buscar relancé chez Floride, le San Buscar sans cravate et mal reboutonné, qu'on vient d'interrompre en sa physique pour l'informer que son épouse est au lit avec un monsieur ; le San Buscar mollement furieux de son malheur, mais surtout exaspéré contre ces gêneurs qui viennent lui découvrir des vérités dont il n'a pas soif. Et ne sachant comment exprimer une indignation au prorata, il s'était assis...

« Jusqu'ici, continuait la lettre, ce n'est qu'au

baccara que M. de Mariolles a demandé l'oubli. Je l'ai mené, sur sa demande, dans un tripot qu'on appelle « le cercle des Ponantais et gens du Nord ». Il y a été tout de suite très sympathique à tout le monde ; et jusque-là que plusieurs de ces messieurs ont poussé la confiance jusqu'à lui emprunter des sommes variables, dont il ne fallait attribuer le besoin momentané qu'ils en avaient qu'au retard synchronique de leurs notaires à leur faire tenir des fonds. Il y a des années comme ça où les notaires et les petits pois sont en retard.

« À part ce premier péage qu'il faut payer, quand on est du bon côté de la table, M. de Mariolles s'est assez bien défendu. Je ne veux pas dire, bien sûr, qu'il n'a pas perdu : ce serait le premier. Mais il n'a pas beaucoup perdu, et j'ai veillé aussi à ce qu'on ne le fabriquât pas jusqu'à l'os. Autrement il serait sorti de là comme le bon Dieu les aime, je veux dire pareil à un petit saint Jean.

« Ce grand amour du carton est d'ailleurs bien refroidi depuis quelques jours déjà. Je ne sais de quel côté va souffler le vent. L'essentiel est que je demeure, comme je le suis, le confident de sa fantaisie. »

« Madame, disait une lettre de janvier, notre marotte est toujours le théâtre ; et de dire qu'elle me jette dans l'enthousiasme serait dépasser beaucoup la vérité. Je

doute qu'on se puisse mettre à plus grande gêne pour plus petit plaisir. Rien que de rester une heure encaqué dans un fauteuil d'orchestre, n'est-ce pas de quoi devenir claustrophobe, et néronien. On prend envie de crier au feu pour que des gens s'écrasent ; de tirer au revolver sur la boîte du souffleur, histoire de l'en faire jaillir comme un diable ; de lancer sa lorgnette à la tête d'une vieille dame dans sa loge, etc., etc... Mais on a surtout envie de s'en aller. Ah ! quels spectacles.

« Je m'étais souvent demandé comment font les vieilles gardes quand elles veulent se venger des hommes, de tout le déplaisir et surtout de tout le plaisir que trois générations leur ont fait. J'ai trouvé enfin : elles entrent au théâtre. Et quand elles y sont entrées – elles n'en sortent plus. N'est-ce pas horrible pour les messieurs mûrs de voir grimacer là, inexorablement, toute leur ancienne jeunesse qui ne veut pas mourir ?

« Tout cela serait de la dernière injustice si quelques jeunes cabotes, soucieuses sans doute de s'instruire, ne s'ingéniaient à les remplacer bientôt dans ces mêmes fonctions qu'elles abandonnèrent. En sorte qu'il y a toujours le même nombre de balais à rôtir – ou à enfourcher.

« Mais tout cela n'a rien à voir à notre affaire, qui est votre mari. Sachez donc, Madame, qu'il fait à ces divertissements une face mélancolique. Je crus d'abord

que c'était pour avoir mal choisi nos guignols, et que la faute en était au *Rébus*, *À la mère Sauvage*, au *Chien de plomb*, etc., toutes pièces donnant au nord, et où il fait noir comme dans des fours. Je l'aiguillai en conséquence vers les revues, spectacle charmant, où la philosophie et l'observation sont remplacées par un essaim de jeunes beautés à peine quadragénaires, et moins vêtues encore. Car nous avons appris à découper de mille façons nos feuilles de vigne. Et nous en faisons en paillon, en gaze, en dentelle. Ajoutez que ces dames chantent des couplets qui ne laisseraient pas de paraître spirituels si les auteurs avaient eu le temps, et qu'on en put entendre mot.

« Eh bien, monsieur votre mari demeura de pierre à tant de séductions. Il ne cessait de bâiller, et laissa même, Dieu me pardonne, échapper quelques mots sur les douceurs de la province. Mais prenez garde aussi, si vous ne l'y appelez bientôt. Et ne suis-je pas bien Don Quichotte d'aller vous conseiller ce qui, d'avance, me désespère. Quand vous aurez fait de moi un honnête homme, nous voilà tous les deux bien avancés. Cependant, etc...

« P.-S. – J'ai oublié jusqu'ici de vous dire, Madame, que je me suis, selon votre désir, mis en rapports avec votre notaire, M^e Beudésyme. C'est un homme qui m'a paru, jusqu'ici, du plus agréable commerce.

« Êtes-vous curieuse de nouvelles de M^{me} de San Buscar ? Nous en avons les meilleures du monde. Elle est à Chicago, ou par là, avec son frère, qui est devenu du plus féroce despotisme. On prétend même qu'il la bat, ce qui est pousser un peu bien loin ce singulier esprit de famille qu'il montra toujours. »

De nouveau Sylvère cessa de lire, et promena ses regards à travers le paysage vaste et familier qui s'ouvrait devant elle. C'était, bien loin en contre-bas et jusqu'au Gave, dont la courbe luisait comme un cimeterre entre les feuillages arrondis, la plaine grasse, toute quadrillée de haies. Parfois la voix d'un travailleur traversait lentement l'espace, mourait : on n'entendait plus que le bruit léger de la brise dans la feuille des chênes, et le froissement continu de la rapide rivière contre les galets, au loin.

Par delà, sur la hauteur, un toit d'ardoises entre les arbres, c'était Ribes, et la maison paternelle, où elle venait de passer l'hiver, et qu'elle avait quittée depuis quelques jours pour s'installer à Hargouët. C'est, aussi, qu'on y devenait insupportable pour elle. Est-ce que sa famille ne s'était pas récemment avisée de ne plus prendre au sérieux ses infortunes conjugales ? Ses frères surtout mettaient en œuvre à ce sujet la plus sottise plaisanterie : c'était de subordonner tous les projets et

les mille riens de la vie de famille au retour de leur beau-frère.

– Tony sera content, disait René, qu'on ait enfin passé le rouleau sur le croquet. Puisqu'il s'est repris de passion pour ce bête de jeu.

Ou bien c'était l'autre, celui qui disait « mucre », qui déclarait d'un air de doute :

– Je me demande ce que pensera Tony pour les réparations des écuries. Peut-être qu'il aurait préférées tout en boxes. C'est vrai qu'il ne s'y connaît pas beaucoup.

Etc., etc...

Là-dessus M. de Ribes éclatait de son gros rire, en regardant la jeune femme d'un air malin.

Sur ce point M^{me} de Ribes elle-même n'était point irréprochable. Car, enfin, elle avait parlé à plusieurs reprises de Mariolles comme d'un de ces êtres parfaitement vivants qu'on est exposé à rencontrer par le plus naturel enchaînement de phénomènes. Au lieu de faire comme Sylvère qui, dès qu'il était question de son mari, prenait sa figure de bois, absolument comme si on lui avait parlé de quelque fonctionnaire carlovingien, mort sous Louis le Débonnaire, dans l'obscurité.

Et tous ils avaient l'air de croire qu'elle lui

pardonnait. N'était-ce point odieux ? Comme si elle n'avait pas assez de peine à demeurer inexorable ; et fallait-il qu'ils se liguassent avec Tony, – et avec son propre cœur, peut-être ? L'Ange Gardien lui-même ne s'y mettait-il pas ?

« Madame, disait une autre de ses lettres, plus récente, vous l'aurez voulu. N'aurons-nous donc tant reculé que pour mieux sauter le Rubicon, tout de même ? Et je sens si bien que vous boudez contre votre bouche. Pensez-vous que votre dernière lettre ne laisse pas trop clairement percer qu'il n'y a plus de colère dans votre cœur ? Ah ! puisque c'est lui malgré tout que vous aimez, rappelez-le, Madame, et le bonheur avec lui. N'est-ce pas assez pour moi, dans mon infortune, d'avoir gagné de redevenir à cause de vous, une espèce d'homme ? J'ai même quitté M. Simpson tout à fait, puisque vous sembliez le désirer. Le résultat est que je ne sais plus trop que faire. Du commerce, du journalisme ? Ou bien partir pour quelque Afrique se faire casser la tête en votre honneur ? Avez-vous jamais songé au bruit que doit faire une balle contre un crâne ? Singulier sans doute pour celui qui la reçoit, et la sent entrer dans sa cervelle – comme dans du beurre.

« Mais, revenons à M. de Mariolles. L'autre soir, donc, il me proposa d'aller au Vaccinn's. Je ne crois

pas qu'on vous ait fait visiter jamais ce cabaret fameux : il est très laid. Les femmes l'y sont aussi, à ma guise, quoique j'aie rencontré des Péruviens d'un sentiment contraire.

« Quand nous entrâmes, une valse viennoise s'évaporait dans l'air. Les dames napolitaines qui composent l'orchestre s'appuyaient sur leurs instruments d'un air triste qui leur est si habituel qu'un de mes amis, mauvaise langue, prétend que c'est d'avoir le mal du pays.

« Il y avait là les figurants ordinaires. Le gros Loïserand, déjà excité par le Champagne qu'il représente, embrassait les garçons de café à tour de bras. Nicaëli, ce Portugais vert, servait, auprès de deux dames, d'interprète à la flamme de deux étrangers. Le vieux monsieur suisse, qui tombe en catalepsie tout de son long quand il a trop bu, l'œil hagard, épiait fixement le vide, embusqué derrière un pilier ; et deux morphinomanes couleur de terre, homme et femme assis à la même table, se regardaient tristement sans rien dire. Bref, la fête battait son plein : on avait envie de pleurer.

« Une petite juive nous accosta, laide, mais toute alourdie encore et reluisante des récentes dépouilles d'un jeune duc. Elle se nomme Judith Moche, et on l'appelle Julie d'Épernon, sous prétexte qu'un grand

nom n'a jamais été déshonoré par une cocotte, ni par un cheval.

« – Bénédicte sois-tu, lui dis-je. Aïcher, fortune, désir.

« Cette formule cérémonielle, en usage parmi les juifs du Midi, dont elle est, suffit à la mettre en fuite. Il fallut invalider quelques personnes encore, toutes d'ailleurs d'excellente décomposition. Nous nous plûmes enfin à l'une d'elles, menue, et dont je m'avisai, hélas ! qu'elle vous ressemblait, mais, en vérité, beaucoup ; et je pense que cela frappa aussi votre mari. Elle a vos yeux, tous vos traits et jusqu'à cette admirable démarche. Mais vous différez d'éducation. Ses parents à elle, qui la gâtaient à leur façon, je veux dire comme plâtre, la laissèrent, au demeurant, pousser à sa guise dans le ruisseau. Il n'y a pas longtemps qu'en fait de *pater* elle ne connaissait que ces objets ronds où suspendre son chapeau ; et qu'elle imaginait le paradis comme un endroit où l'on mange des oranges. De l'esprit, d'ailleurs ; et, comme avec cela elle ne saurait dire trois mots de suite sans une ordure, ce même ami l'avait appelée un bijou coprolalique. Nous soupâmes donc ensemble... »

Sylvère en était là de sa lecture quand elle entendit un pas dans la sente, leva la tête, et reconnut le jeune

Pierroulenn, son valet.

– Madame de Ribes fait dire à Madame la baronne... commença-t-il en français. Mais il s'interrompt, et conclut en béarnais :

– ... que si voulez venir la voir. Elle vient d'arriver au château.

– C'est bien, répondit Sylvère, j'y vais, et elle se leva.

– Que peut-on bien me vouloir ? se disait-elle. Peut-être des nouvelles de Paris.

Son cœur battit un peu à cette pensée. Elle songea aussi à la dernière fois que sa mère était venue à Hargouët. On avait dîné tard ; et fort avant dans la soirée, tandis qu'on causait encore au salon, tout à coup la rumeur nombreuse et l'arôme d'une pluie d'orage étaient entrés à travers les jalousies. Tony était avec elle, alors ; et, de se sentir seule, Sylvère soupira dans le sentier sombre.

M^{me} de Ribes sortit de la maison à sa rencontre : il était visible qu'elle était émue.

– Qu'y a-t-il ? maman.

– Mais rien. Il faisait beau ; je suis venue te voir.

– Ah ! et puis, ajouta-t-elle, en la forçant à entrer la première au salon, je t'ai amené une visite.

Sylvère distingua que sa mère refermait la porte derrière elle, et, dans le demi-jour, quelqu'un debout, qui ne disait rien. Elle poussa un cri, et c'est une belle chose que la vengeance ; mais on aurait pu voir cette épouse vindicative se jeter dans les bras de son homme.

Et un peu plus tard, quand M^{me} de Ribes les rejoignit :

– Vous rappelez-vous... disait Mariolles.

– Vous rappelez-vous... disait Sylvère.

Car ils étaient occupés déjà à se faire une provision de bonheur avec leurs inquiétudes passées. Et c'est ainsi que nous les abandonnerons, dans la maternelle province. Puissent les souvenirs de Paris n'y pas visiter trop souvent leur quiétude. Puissent-ils un jour évoquer sans mélancolie les paysages du passé : la Seine glauque et clapotante entre des quais, des arches, des tours – ou la rue de la Paix, après une averse, quand des nuages blancs voilent et découvrent tour à tour le soleil, et que des femmes menues, la jupe haute, y sautillent de leurs pieds aigus – ou cette soirée encore, si douce à redescendre l'avenue du Bois, dans le flot des voitures, alors qu'apparaît au loin, vêtu de mourante lumière, l'Arc de Triomphe, comme une améthyste énorme et pâle.

Table

I.	Mariage de province.....	5
II.	L'odeur des plages	24
III.	Jusqu'au marbre	40
IV.	Le beau voyage	56
V.	La tournée des Grandes-Duchesses.....	75
VI.	Correspondances	97
VII.	Paris-Versailles	114
VIII.	Les galantes alternatives.....	130
IX.	Chasse-croisé.....	144
X.	Le retour au bercail	162

Cet ouvrage est le 523^{ème} publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.